

Isabelle Esposito
28, rue de la Paix
94300 Vincennes
Tel : 06 81 67 04 74

Le 5 mai 2016

Le gladiateur

Isabelle Esposito

L'important était de se faire remarquer. Il fallait juste paraître concentré et rebelle. Je savais faire ça. J'avais fait comme les autres, j'avais revêtu l'armure, le casque, la tunique, les spartiates et tout le bordel. Je tenais mon bouclier bien droit, quand il nous a dit d'avancer avec la marche qu'il nous avait dit de faire, j'ai marché bien droit, j'me suis donné à fond. Putain, ça a déchiré ! Oh je les avais vus tous ces films *Spartacus*, *Gladiateur*, je savais ce qu'il fallait faire. Moi les phalanges grecques, c'est comme si j'y étais né. Gladiateur je le suis dans l'âme. J'ai été pris. Je vais pouvoir l'approcher parce qu'il est dans cette production. J'ai été pris Monsieur ! « on le saura, tu nous l'as déjà dit ». « eh l'acteur, quand est-ce qu'on peut te voir sur scène ». Ils comprennent rien, ils savent pas que c'est un métier, acteur. Putain, vous comprenez rien, vous savez pas que c'est un métier, acteur ! « on sait, on sait » et puis on allait répéter de vraies batailles avec nos épées et nos lances. Cette fois-ci je tiens le bon bout. Je lui ai serré la main aujourd'hui « ah oui ». J'ai attrapé mon verre sur le comptoir, je l'ai porté à ma bouche, j'ai tourné la tête. Putain la salope, elle m'aguiche ! J'vais lui montrer ma lance, elle va voir. Tu veux tâter ma lance, hein, c'est ça. Putain, comme elle boit son verre, elle lèche la mousse, oh tu vas la lécher ma mousse, tu vas... « bon t'as pas bientôt fini » quoi « laisse la demoiselle tranquille ». Viens chérie, viens voir mon drapeau comme il est tendu ! C'est quoi ça « ça c'est mon verre de bière sur ta gueule ». Touche mon drapeau, regarde comme il est dur « arrête maintenant ». Moi y'a rien qui m'arrête, je suis insatiable, elles le savent, dès qu'elles me voient elles sont en chaleur « il dit plus rien on dirait le gladiateur ». J'ai porté un verre à ma bouche et j'ai bu, et pour oublier j'ai encore porté un verre à ma bouche et quand ça a commencé à tourner « on ferme » je suis sorti comme un gladiateur. Ave César, ceux qui vont mourir te saluent ! Je marche la tête haute, en avançant les jambes, il faut qu'elle m'entre dans la tête cette démarche. Demain, je lui parlerai. Il doit se rappeler cette soirée dingue où on avait fait la tournée des bars jusqu'au petit matin. Mais quoi, ils étaient saouls ou quoi les gars quand ils ont fait le bitume. Putain y'a des bosses, c'est pas lisse, on avance pas normal sur leur putain de bitume. Le bitume danse sous mes pieds, les murs se tortillent, ils m'aguichent, la porte elle aussi en redemande, tiens tu la sens ma clef, et encore, tiens, encore un tour, elles sont insatiables, et voilà mon lit, je m'écroule, pas la peine de me déshabiller, je reste sur le dos, je regarde le plafond. Quoi ma gueuuuuule qu'est-ce qu'elle a ma gueuuule, j'adore ce mec, lui au moins il en a, quoi ma gueuuuuule qu'est-ce qu'elle a ma gueuuule, oui, quoi « ferme-la ». Ils n'ont aucun goût, ils aiment pas quand je chante, dès que je suis heureux, ils me tombent sur le paletot, faut dire que les murs sont pas bien épais mais quoi, on a plus le droit de chanter. Quoi ma gueuuuuule qu'est-ce qu'elle aaaaa ma gueuuule. Ils ne savent pas reconnaître les artistes.

Putain, mais y'en a combien ?! « qu'est-ce que t'as aujourd'hui, t'as tes règles ». Je réponds rien « tu photocopies, ça en 100 exemplaires ». C'est vraiment pour bouffer que je fais ça autrement j'enverrais tout balader. Et je les passe dans la machine les feuilles et j'attends et ça va vite avec cette nouvelle imprimante « tu peux me faire ça en 150 exemplaires » y'a pas de problème ma poulette, tu veux que mon pinceau écrive sur ta feuille blanche « pardon » non, rien. Tu mets le modèle dans la machine et t'attends, puis tu vas leur déposer sur leurs bureaux, dans l'open space qu'ils disent. Ah ça oui tout est open et je comprends pas ce qu'ils y font, ils passent d'un bureau à l'autre, ils pianotent sur leur ordi, puis ils font des réunions pour savoir s'ils doivent organiser une réunion, puis ils font le bilan de la dernière réunion, et pendant ce temps-là bibi il photocopie, il agrafe, il porte au 1^{er}, au 4^{ème} étage et il voit tous ces petits culs moulés dans ces petites jupes bien taillées, c'est l'enfer ! Il faut retenir ses mains pour qu'elles n'aillent pas s'aplatir, se balader, s'égarer, ah c'est dur, c'est l'île de la tentation. Ça fait déjà 4 ans que je vis sur cette île et y'a de plus en plus de gonzesses « alors il paraît que t'es sur une grosse production » ouais, j'ai plusieurs scènes avec Gérard. Ca se répand comme un écran de fumée, tous ils affluent pour faire des photocopies. Ça leur en bouche un coin. Ils savent pourtant que je suis acteur, mais pour eux ça veut rien dire, mais là comme je suis dans la production avec Gérard, là tout à coup, j'existe, je prends de la valeur, mon orteil se couvre d'or et bientôt, je le sens, ils vont tous se prosterner « 500 photocopies, bureau 25 » « et il est comment Gérard ». Je dis que c'est un mec bien, humble, sympa. Je brode, je fais mon numéro, j'me fais mousser.

J'enfile tout le barda. Putain, c'est dur de marcher avec des spartiates ! Et puis cette jupe, un peu courte, j'espère que mon slip a pas un trou. Je touche. Non ça va. Je vais leur montrer ce que j'ai dans les tripes à tous ces jeunots qui ont jamais rien fait et qui ont les dents qui rayent le parquet. Là, je donne un coup, il m'en rend un, j'esquive, je me baisse, sa lance passe au-dessus de moi « c'est pas mal continuez ». Y'a Gérard là-bas qu'est en train de répéter son texte avec l'actrice principale, on sait bien pourquoi elle est principale, elle est principalement la fille de truc. Elle va aussi principalement aller dans le lit de Gérard que ça va faire ni une ni deux. J'esquive, je me baisse, je roule par terre, putain c'est dur, je me relève « plus vite quand tu te relèves » on fait ce qu'on peut « et là tu l'accules, tu lui mets plusieurs coups d'épée sur son bouclier », oui ben c'est ce que je fais, il ne le voit pas non « allez, on refait la scène en entier » y'a Gérard qui me regarde, faut que je sois bon. Je m'élançe, je lui fous un coup, il esquive, il m'en donne un, putain le con il a failli me crever l'œil avec son épée en plastique, pas grave, je roule par terre et là je me relève, oui je sais plus vite mais je fais ce que je peux, et là je lui mets un coup, et là franchement, j'suis bon, j'suis dans les temps. Je le tue, il râle, tout va bien. Gérard me regarde, il est conquis. Il voit que j'suis pas un tocard. Un peu d'eau sur le corps, je saute dans mon jean et hop direction Gérard. Salut tu me reconnais, on avait passé une super soirée quand tu tournais dans *Les valseuses*, tu te rappelles. Il tourne la tête. Putain, j'y crois pas, j'lui parle et il tourne la tête. Qu'il aille se faire voir ce gros tas. De toute façon, il est foutu, ça fait des années qu'il fait plus rien au cinéma.

Je touille, je verse les pâtes, j'allume la télé « quoi ma gueuuuuule ». Tiens, il fait son dernier concert au Zénith. Putain, faut pas que je loupe ça. Je mâche mes pâtes et ma sauce tomate « faut mâcher » il m'a dit le médecin, « vous avalez, vous mâchez pas », c'est pour ça que vous avez des gaz ». Ça, des gaz, j'en ai, je pourrai même éclairer Paris. Ah la voilà ! J'vais voter pour elle. Franchement, quand je pense à tout ceux qui bossent pas, à tous ces pistonnés qui sont là pour les mauvaises raisons, à tous ces gens qui profitent du système. Moi, je me suis fait tout seul. Je bosse, je ne demande rien à personne. J'ai une réputation dans le métier. J'me la suis taillée à la sueur de mon front, et maintenant, oui, j'suis connu ! On me demande ! On m'appelle ! « on le saura, ta gueule ». Putain, j'ai aucune intimité dans ce studio. Ils entendent tout. Vive Marine que je crie. Et je fais le geste. C'est un geste que je me suis inventé, une espèce de geste que je fais pour me donner du courage. Il en faut. Ils sont tous contre nous. Moi je construis la France, je donne mon sang, d'accord j'ai pas eu froid ni faim comme ma mère pendant la guerre, mais bon, je me lève tôt, je me démène, je passe des auditions, je ne rechigne pas devant le boulot, je ne suis jamais malade. On peut rien me reprocher. Mais tous ceux qu'on voit à la télé dans leurs HLMS, ils font que profiter. Et qui c'est qui paie les HLMS, moi, et qui c'est qui paie les assedics, les impôts, moi, et les hôpitaux, les écoles, alors que j'suis jamais malade et qu'j'ai pas d'enfants, hein ? J'suis français de souche. La souche était plantée là avant tout le monde « fous-la toi dans ton cul ta souche » et en plus, ils sont vulgaires. Ça fait longtemps qu'elle est plantée là, la souche.

Ça franchement, j'avais pas trop m'en vanter « tu enfiles ça », putain, quand même, je l'ai enfilé, ils voient pas à qui ils ont affaire, ils auraient pu me donner l'autre rôle, que je fasse au moins des essais, parce que moi les voitures j'en connais un bout, mais là, bon. Je rentre dans le truc, ça pue le plastique, y'a quelqu'un qui me demande si ça va et qui ferme la fermeture éclair dans mon dos. J'y vois rien là dedans, et comment on marche avec ça « vous êtes des légumes dans une cocotte-minute, ça représente le moteur qui chauffe, il faut que vous sautiez », « mais comment on va faire » c'est la carotte à côté de moi qui vient de parler. Moi, je sais même pas trop en quoi je suis, je préfère pas savoir. Je fais un petit saut et je commence à suer. Putain, qu'est-ce qui faut pas faire pour gagner sa croûte « plus vite ». Je saute, je saute encore, ah c'est pour ça, c'est des vrais légumes sautés, comme les plats asiatiques, et la carotte à côté et le chou qui geignent tout en sautant, et le poireau qui se penche, qui déjà n'en peut plus. Moi j'ai de l'endurance, j'ai fait du rugby, j'ai du souffle, je saute pour montrer que j'ai du souffle « on recommence ». Je reprends mon souffle, et j'y vais. Je vais leur montrer à cette bande de nazes ce que j'ai dans le falzar. Je saute, et encore et encore. Je sue mais j'en ai rien à foutre. On étouffe là-dedans « c'est bon arrêtez ». La carotte et le chou sont pliés en quatre, moi je tiens bon. « il faut que vous vous engagiez plus, c'est des légumes, qui veulent sauter le plus haut possible dans la casserole, donc allez-y les gars, sautez, défoncez-vous, toi le navet c'est parfait, tu tiens le bon bout ». C'est à moi qu'il a parlé, oui je crie, ah c'était ça le truc blanc dans lequel je suis entré. Bon on y va, tu vas y mettre la gomme, tu vas leur montrer ce que t'as dans le ventre, allez vas-y coco, et j'y suis allé, j'ai sauté plus haut, plus fort, je leur en ai mis plein la vue. A la fin, même le metteur en scène m'a tendu la main et j'ai pris mon chèque.

L'hygiène du corps c'est sacré. Faut se soulager les burnes au moins une fois par semaine autrement ça monte au cerveau et on attrape un cancer « on se dépêche coco ». Je maîtrise moi, pas question de lâcher la purée, non on va limer, on va limer longtemps « bon ça vient ». On est pas pressé, on va prendre son temps, on lime encore, bon là maintenant on est pressé parce que c'est fini « eh ben c'est pas trop tôt avec des clients comme toi j'aurais pas payé mon loyer à la fin du mois ». Je me la nettoie, j'la rentre dans mon slibard. Alors c'était comment « t'es vraiment un as chéri ». Bien sûr que je suis un as, au moins une fois par semaine j'suis un as. Je touille, je verse les pâtes. Des pâtes toujours des pâtes. Qu'est-ce qu'il y a à la télé ce soir. Ah non pas ça, en plus ils ont pas invité Marine, je boycotte. Pour qui ils se prennent ces péteux en costumes, ces connards qui ont fait des études, qui décident dans des bureaux alors qu'ils ne connaissent même pas le prix d'une baguette. Et là c'est quoi. C'est quoi ce truc. Il marche le mec. D'accord, on a compris vieux, tu marches, ça a l'air chouette, y'a la forêt derrière toi et alors. C'est quoi ce délire. Y'a un meurtrier qui va arriver par derrière, qui va jaillir de la forêt. Non, rien. Rien qui surgit, rien qui se passe. Allez on zappe, on va pas perdre son temps. Ah voilà ! Là au moins on comprend. Il faut qu'ils calculent la trajectoire de la balle, qu'ils découpent le crâne, qu'ils ouvrent le corps, oui c'est bon on a compris que vous aviez tout le matos les mecs, et puis y'a le poil, ah le poil, faut trouver à qui il appartient et pendant qu'ils cherchent à qui appartient le poil, moi je mange mes pâtes, tranquille et j'essaie de mâcher parce que le docteur m'a dit « faut mâcher pas avaler ». Je mâche mais comme c'est long, j'avale. Et puis, comme ça me stresse cette histoire de cadavre, je zappe et l'autre, c'est pas vrai, il marche encore le con ! Putain, y'a tellement de bons acteurs sur la planète et il prenne ce naze. Ah celui-là, il pas dû passer une audition. Je préfère le poil, au moins y'a du rythme. Moi, il me faut du rythme, j'aime pas quand ça fait du surplace.

Aujourd'hui, je suis plus à l'aise dans les spartiates, j'ai la patate « oh mais fais gaffe, tu m'as fait mal » mais qu'est-ce qu'il a cette tante, je lui mets un petit coup et il chougne. On est des gladiateurs ou on l'est pas. La chorégraphie je la connais par cœur, faut dire que je l'ai répétée toute la nuit. Quand je pense que y'en a qui disent que les acteurs c'est des fainéants, s'ils savaient « c'est bien allez-y ». Je roule par terre, s'esquive, je me redresse, je suis un vrai lion « putain fait gaffe avec tes coups ». J'suis empêtré dans le filet mais je me dépêtre en rugissant « c'est bien continuez ». Je bondis, je lui arrache son épée, je lui coupe la gorge. C'est quand qu'on aura le sang « demain » parce que moi je suis prêt. Je lui coupe la gorge le sang ne coule pas mais il coulera demain. Avec les trois autres on se relève, on lève les bras avec nos épées, tous les autres sont morts, on est les seuls survivants « franchement les gars c'était bien, ça commence à venir, pause de 5 minutes et on recommence ». J'ai pas besoin de pause, je suis chaud, j'suis un gladiateur, un vrai. Y'a Gérard là-bas qui répète sa scène avec la midinette, il a pas l'air en forme. On dirait qu'il va éclater. Bientôt il pourra plus rentrer dans son costume. Je continue, faut pas que je me refroidisse, faut que ça soit parfait, putain il me regarde, je lance tout haut *ave* Gérard, ceux qui vont mourir te saluent. Il tourne la tête, me fait un petit signe de la main. Y'a pas à dire ce mec c'est le meilleur acteur français, les autres lui arrivent pas à la cheville « on reprend ». Je me déchaîne, un lion enragé j'suis. Je roule, j'esquive, je me redresse, d'autres m'attaquent, foncent sur moi, me jettent le filet sur la tête, je rejette le filet, j'esquive un coup, je me bats contre plusieurs, j'en tue quatre qui râlent, puis y'a l'autre qu'est terrorisé par moi, il tremble, je lui arrache son épée, je lui coupe la tête, et là avec les survivants, on lève nos bras, on a... « on arrête, c'était bien les gars, à demain pour la générale ».

Qu'est-ce qu'ils font avec toutes ces photocopies, ils les mangent ou quoi « alors il paraît que t'es dans une production avec Gérard ». Ouais, je dis plus rien pour laisser le suspens, faut qu'ils rêvent les mecs. Faut dire Gérard, eux, ils ne le connaissent pas, ils ont aucun moyen de l'approcher, de taper le bout de gras avec lui. On bosse ensemble. Ils ne comprennent pas qu'un acteur comme moi, il fasse des photocopies et qu'en même temps il joue avec Gérard. Je préfère faire un boulot alimentaire, ça me permet de garder ma ligne artistique. Faut pas faire n'importe quoi, après on est grillé. J'ai une carrière à défendre. Je monte au 4^{ème}, je nage dans l'open space, je vois tous ces petits culs qui n'attendent que moi, je dépose ma pile de photocopies sur le bureau de Vanessa, je la cherche des yeux, je la vois pas alors je redescends et j'attends qu'on me donne du boulot, qu'on m'appelle, qu'on me sonne, qu'on me siffle, mais n'importe quoi plutôt que de rester inactif. Parfois, je ne sais pas pourquoi, j'ai envie de me foutre tout entier dans la photocopieuse. Y'a des collègues qu'ont photocopié leur visage. Le résultat était assez rigolo, mais moi c'est tout entier que j'aimerais y passer, avec un gros plan sur mon engin, ouais c'est ça, ma bite démultipliée, c'est surtout ça qui m'intéresse, ma bite en quantité, ma bite à l'infini, ma bite partout affichée, avec le titre, quiiiiii ma bite qu'est-ce qu'elle aaaaa ma bite. J'suis drôle, j'ai de l'humour à revendre. Ici, tout le monde dit que j'ai des talents comiques. Pour l'instant j'ai jamais fait un spectacle comique, c'est dommage. Faut que j'explore cette partie de ma personnalité.

Ils viennent jusqu'à mes lèvres, j'y peux rien. Ça coule, c'est comme le sang. Le vin, c'est infini « qu'est-ce que t'as aujourd'hui ». C'est mécanique, comme une petite grue, l'un après l'autre, le coude y est pour beaucoup. Tout est dans le coude « allez arrête ». Faut juste assurer, quand la main tremble, là, faut se concentrer, mais autrement y'a rien à faire. La fontaine coule à flot, y' a juste à mettre sa bouche dessous et se désaltérer « alors il paraît que tu joues avec Gérard » ça vous en bouche un coin, oh mais vous allez voir, comme un tigre je me bats « qu'est-ce qu'il a dit » « un tigre ». Ça coule sur mon blouson et la tête du patron qui s'approche. Je comprends rien à ce qu'il dit. J'ai une carrière à défendre, j'ai un nom dans le métier « on sait, on sait » et puis quoi, des pâtes toujours des pâtes, et eux qui s'embrassent, Madame fait des p'tits plat à monsieur, c'est dégeulasse, j'en ai ras le cul « bon allez rentre chez toi » « excusez le messieurs-dames ». J'emmerde les couples. « moi aussi je les emmerde » « tu vas pas t'y mettre, toi aussi ». J'vais toutes les niquer, là, sur le comptoir, toutes je peux. Parfaitement toutes « allez on te ramène » et y'a le verre qui vient dans ma bouche, et mon dos qui part en arrière, et ma main qui se rattrape au comptoir. Qui s'est qui m'a poussé. Et que mes jambes maintenant, ma tête elle marche près de mes pieds, et que les murs ils raclent mon blouson et que la clef, putain, la clef elle fait chier et où que j'ai mis la porte et je tombe dans mon lit, je me laisse choir comme un grand seigneur, des servantes me déshabillent, me mettent au lit, me bordent. Mon lit c'est comme les filles, il m'attend, il se glisse sous moi, il m'ouvre ses bras blancs, il m'aime toutes les nuits, oui toutes les nuits, mais là je dors, je ronfle et je ne peux plus parler.

C'est dans des moments comme ça que la grande famille du show biz se retrouve. J'en fais partie moi. Je les connais tous. « pourquoi tu pleures. Tu la connaissais à peine, Marie ». J'y perds beaucoup je dis et je sors mon mouchoir. Je suis un grand sensible, je supporte pas les enterrements. C'est vrai quoi, mourir comme ça c'est pas une vie. A la fin d'un tournage, je me rappelle, on avait bien ri avec Marie. Marie, c'est comme ma sœur « tu crois pas que tu en fais un peu trop ». Il croit que je trafique mes sentiments, il voit pas que mes larmes, c'est des vraies larmes, pas des larmes de théâtre. Faut dire, lui, il a pas de veine, à force de boire plus personne ne veut l'engager. Je sonorise un peu pour que tous se rappellent de mon rôle dans la série policière qui a fait un tabac à la télé. J'aime bien les enterrements. Ça me calme. On dirait que j'amasse des larmes rien que pour ces moments. Oui, tout le monde se rappelle de mon rôle d'inspecteur qui pleurait les victimes à chaque enterrement, ça a marqué les esprits. Là c'est l'occasion, puisqu'ils sont tous là, que je leur montre que j'en ai encore sous le capot. Un grand rôle tragique, c'est ça qui manque à ma carrière. On est tous au café. Après un enterrement ça fait partie du rituel. Gérard est assis pas loin avec Carole. Je baisse la tête d'un air triste, je regarde ma tasse à café, les autres me demandent ce que je fais, je donne un p'tit coup de menton en direction de Gérard. On bosse ensemble que j'dis. Ils parlent des films qu'ils sont en train de faire, y'en a un qui tourne avec Spielberg et c'est comme ça que j'apprends que dans quelques jours y'a la fête de fin de tournage. Y'a qu'aux enterrements qu'on a des infos, les langues se délient et on apprend tout le planning de la profession. Etre à l'affût, c'est un métier. Bien sûr que je dis. On parle de Marie, on l'évoque, on dit du bien, même si tout bas on pense tous que c'est pas une grande perte pour le cinéma. On dit que c'était une femme bien, on parle de ses enfants. Les collègues de la photocopie, s'ils me voyaient avec toutes ces stars, ils n'en reviendraient pas. D'ailleurs ils vont me voir dans les journaux, parce que y'avait plein de photographes à l'enterrement et que je me suis mis en bonne place sur la photo. On se dit au revoir, on s'enlace, c'est mes potes !

Les gars sont déjà en train de s'habiller. Désolé du retard, j'étais à l'enterrement de Marie. Ils sont sciés, d'autant qu'ils viennent de voir Gérard entrer en trombe avec l'air lugubre. Ça leur en bouche un coin que je sois allé à l'enterrement avec Gérard. Je me dépêche, j'enfile mes spartiates, ma tunique, je touche mon slip pour voir s'il n'a pas de trous, je prends ma lance, mon bouclier, mon casque et voilà. Qui c'est qu'est déjà prêt. Les derniers seront les premiers. Ils me regardent avec leurs yeux de merlans frits, ils n'ont pas d'humour. Je déboule le premier sur scène, je fais mine de les attendre. Le metteur en scène me voit « où sont les autres ». Je fais une moue pour dire que je sais pas, qu'ils ont pas l'air de se dépêcher, et voilà comment on marque des points et qu'on est engagé dans la prochaine production. Ils arrivent enfin, se font engueuler. Le boulot c'est le boulot, faut être à l'heure. Et ça commence, j'esquive, l'autre m'attaque, oh là mais il a l'air déchaîné, je sais pas ce qu'il a aujourd'hui, ooh lààà je dis, mais ils ont tous l'air déchaînés, j'ai déjà reçu plusieurs coups sur la tête et même avec l'épée en plastique, ça fait mal, et alors que je suis entortillé dans le filet, je reçois un coup dans le nez, non mais je rêve c'est pas dans la chorégraphie, je commence à vouloir arrêter la répétition, parce que c'est plus une répétition, va y avoir mort d'homme, et mon visage, c'est mon outil de travail, et le filet, mais putain, j'veais pas réussir à sortir de ce filet, ah j'en sors, et normalement j'en tue deux, mais là, bordel, celui que je suis en train d'égorger, comme ça en douce, il me donne un coup dans le dos, ça non plus c'est pas dans la chorégraphie, bon, enfin, je l'égorge, et avec mes collègues on lève les bras, on a gagné, mais là dans le dos, je reçois encore un coup, je me retourne, il va en prendre une « c'était mieux, y'avait du punch ». Cette fois-ci, j'y vais à reculons, qu'est-ce que je leur ai fait, et ça recommence, et re-l'épée prêt de l'œil et un coup sur la tête, et dans le dos, oh les lâches, mais j'encaisse, je suis un gladiateur, un vrai, ils verront à la première qui c'est qui va briller, et là le sang coule, et il coule, et il coule vraiment, parce que l'épée est passée tout près de mon œil et c'est l'arcade sourcilière qu'a pris « va voir Suzy ». Le combat continue sans moi, je sais pas comment ils vont faire mais bon, mon arcade avant tout. Suzy me fout une compresse, elle me désinfecte, ça s'arrête de couler. J'y retourne mais je m'économise, ça me fait même pas plaisir d'égorger le gars et de voir le sang couler en quantité, parce que cette fois, ils ont fait les choses en grand, ils ont mis le sang.

Y'en a un qui me donne une tape dans le dos et qui me dit « je viens te voir demain ». Tous mes potes viennent à la première, faut que j'assure. Je tourne la tête, je matte, pas une chatte en vue ce soir. C'est triste. Moi dès que y'a une chatte, je me redresse, j'existe ! Ils arrivent, ils glissent sur le zinc, ils dégoulinent dans ma bouche. Je bois du sang pour nourrir mon sang, je bois du sang en verre, je bois le sang de mon adversaire « mais qu'est-ce que tu fais ». Pourquoi ils veulent m'empêcher de mettre le sang de mon adversaire sur mon visage. J'ai pas ma lance, ni mon casque, mais je me bats, je lance un poing au loin, j'en reçois un tout près. Je regarde le plafond. Blanc, il est le plafond. Y'a rien à en dire. Je me glisse sous les draps. Je ferme les yeux. Ça tourne. Putain, je m'en suis pris une sacrée ! J'écoute, j'entends rien. Il est. Je regarde l'heure. 5 heures de matin. Qu'est-ce que je vais faire à 5 heures du matin. J'allume la télé et je me vois. Ca me remonte le moral. Y'a pas à dire c'est moi qui saute le plus haut. On ne voit que moi. La carotte est nulle, aucune invention, le chou, à mon avis c'est un mec qu'ils ont trouvé dans la rue et le poireau j'en parle pas, aucune présence. Je me lève, je me fais un café, je regarde la télé histoire de revoir la pub. Et je la revois, franchement je suis bien, y'a pas à dire, on voit que j'ai du métier, que j'en veux. Je m'assois sur mon lit et c'est là que j'ai dû m'endormir.

J'enfile mes spartiates, ma tunique, je prends ma lance, mon bouclier, mon casque, je suis prêt ! Je me sens en pleine forme. Ça va cartonner ! On est tous assis en coulisse, concentré. Ça commence. Y'a d'abord la scène de Gérard. On la trouve chiante, on se dit que ça va plomber le spectacle. L'actrice manque d'expérience, elle récite, et puis elle a la voix qui fait mal. J'peux pas expliquer ça, y'a des personnes quand elles parlent, on dirait que ça fait mal au décor, à la vie, c'est comme si ça écorchait l'air. Puis y'a la scène avec l'Américaine qui chante, et qu'on a jamais vue, et là carrément c'est nul, en plus ils l'ont fait descendre des cintres pour faire un effet mais c'est complètement raté, on sent qu'elle flippe quand elle est suspendue. On est au taquet, on attend notre tour. On sent le public, l'arène est pleine. C'est une première mondiale, toute la presse est là. Il paraît que la chanteuse américaine, là, est connue, nous on s'en fout, on va faire notre chorégraphie, on va leur montrer ce qu'on a dans le falzar. On entre au pas, j'esquive, je me roule par terre, je me relève d'un bond, putain j'ai la pêche, on m'attaque, je me défends tout ça en même temps, puis on me lance le filet, je me débats comme un lion, j'arrive à sortir du filet, peut-être pas assez vite mais on verra après, et là j'en égorge un, le sang gicle, putain, je sais pas ce qu'il ont fait mais j'en ai plein ma tunique, pas grave, j'en égorge un autre, normalement ce qu'on a répété c'est que je lui découpe la tête et que je la montre à Gérard, mais la tête est pas là, le gars qui devait me la tendre me fait une grimace et je comprends, donc on continue, on gagne, on lève nos bras « ave César, ceux qui vont mourir te saluent ». J'ai toujours pas compris pourquoi on dit ça à la fin alors qu'on a survécu mais c'est pas grave, le metteur en scène m'a expliqué que c'était pour faire moderne, pour amener une contradiction, va pour la contradiction. Et là, tous on revient, on salue, Gérard est au milieu, il salue avec l'actrice et l'Américaine, et puis on salue tous ensemble. C'est la consécration ! Un de mes potes me fait coucou dans la salle, je fais le regard loin comme si je le voyais pas. J'en profite, c'est pas tous les jours qu'on joue devant 2000 personnes. Les flashes commencent à crépiter, et on revient, et on resalue, si bien qu'au bout d'un moment même moi j'en ai marre et j'ai envie que ça finisse, mais Gérard, je sais pas ce qui lui prend, il revient, et nous, dans son sillage, on suit. Ouf, fini, sauvé par le rideau et les techniciens qui commençaient eux aussi à en avoir marre. On rentre en coulisse, je me précipite vers le mec qui aurait dû me tendre la tête, il me dit qu'il l'a prise mais que dans la bagarre elle a roulé. Y'a que moi qu'a eu droit à la tête coupée, c'est mon moment, et ce con, ce soir, il m'a volé mon moment. Mais bon, on joue encore 30 fois, alors. J'lui donne une petite tape pour lui montrer que je ne lui en veux pas. Le metteur en scène raboule, nous donne ses notes, le gars à la tête s'explique de nouveau. Le metteur en scène nous dit que la chorégraphie était réussie. On est des pros je lui dis, mais il est déjà parti donner les notes à Gérard et à l'actrice. J'me dépêche, j'enfile mon jean. Putain, c'est bien de travailler dans une grosse production ! Qu'est-ce que je vois sur les tables, des milliers de p'tits fours et mes potes à côté qui s'empiffrent. Oh mais qui j'vois là, Johnny, l'acteur américain et sa femme. C'est l'occasion ou jamais. J'avance, je lui tends la main, il me dit un truc en anglais. Merde, j'ai oublié que je ne parle pas anglais. Je commence à mimer les gestes de Gladiateur, il comprend, sa femme se marre - je l'ai déjà dit j'ai des talents comiques - puis j'essaie d'expliquer qu'on m'a volé mon grand moment, la scène de la tête, je fais semblant de me trancher la tête, puis je fais semblant de tenir une tête au bout de mon bras, puis je fais l'autre, celui qui m'a pas donné la tête, bref je me démène comme je peux, mais l'autre, quoi, il se tourne vers le buffet et me montre son dos. Je ne me laisse pas abattre, j'aime bien conclure, j'le fais pivoter, j'lui tends la main, il a un toast, j'lui prends l'autre, je la secoue et je dis nice to meet you parce que ça je sais le dire en anglais.

Je rejoins mes potes qui sont toujours collés au buffet et qui s'en mettent plein la lampe, ils me tapent sur l'épaule, me prennent dans leur bras, me secouent comme un prunier. Ils me disent qu'ils n'ont vu que moi, que j'étais génial, me remercient pour les invitations. Ils me disent que les toasts sont bons, m'en tendent un avec un radis découpé en rose. J'ai pas faim. Ils me disent encore que j'étais génial, que les combats étaient super chiadés, mais que les autres, « bof » et Gérard « bof », « pas en forme ». Ils disent ça plusieurs fois. Je regarde autour pour voir si Gérard n'écoute pas. Non, il est à l'autre bout, il discute avec les parents de Marie. Y'avait vraiment tout le gratin ce soir. Puis mes potes, toujours eux, me disent que c'était vraiment bien. Plus ils boivent, plus le spectacle leur apparaît merveilleux, ils me disent que pour eux, ils disent ça en parlant tous ensemble « y'a que ça de bon dans le spectacle, tes 4 minutes de combat » et c'est vrai que je suis pas loin de penser comme eux.

En marchant j'me disais que ça allait être blindé, vu le rôle que c'était. Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille parce que quand je suis arrivé au théâtre, ils étaient que trois. Je leur ai demandé si c'était bien ici l'audition pour le rôle du président, ils m'ont dit « oui ». Je me suis assis pour attendre mon tour en me demandant si j'avais la tête d'un président, avec mes cheveux longs, mon jean, mon p'tit ventre. Je savais pas grand-chose sur le rôle à part qu'ils cherchaient un président. Les autres, là, assis dans les fauteuils rouges, ont aurait dit qu'ils allaient à un enterrement. Là encore j'aurais dû me douter que quelque chose m'attendait. Donc, j'attends. Tout à coup je vois un mec furibard sortir en claquant la porte. On se regarde avec mes collègues. Y'en a un qui se lève, qui y va. Plus que deux. Qu'est-ce qui se passe là dedans. J'essaie de les questionner mais ils savent rien, juste ils me disent « ben t'as lu l'annonce ». Je dis oui. En fait je l'ai pas lue, c'est un pote de la production qui m'a mis sur le plan. J'attends. Putain c'est long. J'ai des palpitations. Avec les collègues, on se regarde en chiens de faïence. Y'a un jeune aux dents longues et un vieux, plus vieux que moi. Je comprends même pas pourquoi il est là, lui, un président, ça me fait trop marrer. Finalement, l'autre sort. Il sort la queue entre les jambes. Ah ça c'est bon pour moi. Le jeune entre. Putain, il y va comme s'il allait se faire arracher une dent. Le mec, il y croit pas ! Comment il veut avoir le rôle, s'il y croit pas ! On se regarde avec l'autre, on se jauge, ça me fait tout bizarre d'être assis avec ce vieux dans ces fauteuils rouge, à cette heure matinale. Faut dire que j'ai pas déjeuné, j'ai sauté directe dans mon jean. J'ai faim et en même temps envie de dégueuler. Sans doute à cause des toasts d'hier et de leur vin dégueulasse. La porte s'ouvre. Le jeune mec sort droit comme un piquet. Je l'interpelle, je lui demande en quoi consiste l'audition, rien. Il est déjà parti. On se regarde avec le vieux et il y va. Il redresse le torse, il pousse la porte. Putain, mais c'est quoi ce plan. J'ai envie de me barrer, de prendre mes jambes à mon cou, mais finalement je me raisonne, je me dis que je délire, que c'est juste une audition. J'essaie de pas trop penser, parce qu'autrement je me demanderais pourquoi mon jeune collègue, il est pas là, lui qui m'a donné le tuyau. Il a pas pû se lever c'est tout, il a trop fait la bringue hier. Le vieux sort, me fait un clin d'œil. Du coup ça me donne du cœur à l'ouvrage. Je pousse la porte, c'est tout noir, seule la scène est éclairée, je saute sur la scène pour monter que j'en veux. Une voix dans le noir me dit « vous savez pourquoi vous êtes là », oui je dis et vlan je reçois une beigne dans la gueule. J'ai à peine le temps de me remettre que j'en reçois une autre. Putain que j'dis, c'est quoi ce truc. « c'est le rôle » j'entends « le président doit s'en prendre trois ». Mais c'est pas syndical que j'dis, on peut pas faire semblant « non, c'est un artiste espagnol et il ne fait pas semblant, il veut trois beignes, y'aura aussi un acteur qui se fera enculer sur scène avec une carotte, tout ça payé syndicalement ». Je réfléchis, enfin c'est ma joue qui réfléchit, c'est elle qui me dit que non, que ça ne vaut pas le coup, alors je fais ce que les autres ont fait, je pousse la porte, je revois la lumière, je ne fais pas de clin d'œil aux deux mecs qui attendent déjà. J'ai juste envie de cogner le monde entier, se lever de bonne heure pour recevoir des beignes, allez-vous faire foutre que je dis dans la rue, en marchant, et je dis encore allez-vous faire foutre. Les gens se retournent, me regardent. Rien à foutre de jouer le président, qu'il aille se faire foutre le président que je dis encore pour être bien entendu.

Heureusement que j'ai les photocopies. J'ai besoin d'en faire pour me calmer, parce que j'suis pas calme. Je mets le document, je cours au deuxième étage avec mon tas de photocopies, je redescends, je lance une autre impression. Moi, personne ne peut me remplacer parce les photocopies elles ne peuvent pas aller toutes seules au deuxième dans les mains de Vanessa. La photocopieuse n'a pas encore de jambes. Je me défonce, j'oublie les beignes et puis y'a tous ces p'tits culs moulés qui s'agitent, me provoquent. Mais qu'est ce qui se passe. J'ai mal partout. Je m'sens tout courbaturé. Et l'autre qui me parle, je réponds, mais j'arrive pas à parler. Putain, mais qu'est-ce qui m'arrive. « ça va » on me demande. Je réponds oui. J'arrive plus à articuler. Y'a la photocopieuse qui photocopie. J'entends le bruit, c'est comme la mer quand elle avance, qu'elle recule, qu'elle se jette, comment ça s'appelle déjà. Je vois plus rien. J'entends « arrête » puis un temps et encore « mais arrête la machine » et là je vois la photocopieuse qui dégueule des photocopies. Le sol est tout blanc. Qu'est-ce qui s'est passé. « la photocopieuse a eu un malaise » dit quelqu'un. Les collègues rigolent et m'aident à ramasser. On ramasse. Ça c'est emballé que j'dis. Ils en ont rien à foutre, d'ailleurs ils sont déjà partis, ils ont des réunions, des dossiers à rendre, des graphiques à faire et moi pendant ce temps, je ramasse. Je ramasse du blanc et j'ai envie de dégueuler.

J'allume la télé et de nouveau, je le vois. Il marche. Je m'assois au bord du lit et je regarde. Mais qu'est-ce que c'est chiant je crie. Même le paysage il ne change pas, la forêt, toujours la forêt. Connard que je crie. De l'autre côté ma voisine tape sur le mur. Ça va ! Faut que je me calme. Mais où il va où ce mec, qu'est-ce qu'il cherche, parce que je peux pas m'en empêcher cette série me fout les nerfs à vif, ta gueule que je crie alors que ma voisine a même pas retapé sur le mur. Et pourquoi il marche de profil. Ils auraient pas pu varier les plans, faire des dos, des faces et mixer tout ça. Ils ont engagé un acteur en tranches, c'est ça ? Cette idée me fait marrer. Un acteur en tranches. On nous prend pour des cons. Je refuse de regarder cette merde. Ma voisine se remet à taper. C'est ces deux baffes qui m'ont mis dans cet état. Pourtant j'arrête pas de regarder. Il marche. Derrière lui, y a la forêt. La forêt comme un mur. Allez, je me décolle, je prends ma douche, je bouffe des pâtes avec du gruyère et l'autre qu'est-ce qu'il fait, je vous le donne en mille, il encore marche le con, et en plus il est pas pressé. Plus vite que je dis, cours connard et là je me calme après que y'a mon ulcère qui me pique, et ça veut dire, tu te calmes. Le docteur m'a dit « pas d'énervement ». Facile à dire, il est pas acteur, lui, il n'a pas une carrière à défendre. Faut que je me magne, j'vais être en retard. On répète la scène avec la tête, mais c'est vrai, qu'est-ce qu'il en a fait de la tête lui, il me montre qu'elle a roulé derrière le rideau, eh bien elle en a fait du chemin. Je ne me sens pas dans mon assiette, j'ai dû manger trop vite « quoi » il me dit le gars qu'a perdu la tête, rien que j'dis. Il me tend cette foutue tête, les autres me rejoignent, je brandis la tête, je dis la phrase. Gérard nous regarde. C'est l'occasion. J'y vais, je lui parle de l'enterrement, je lui demande s'il est sur une autre production. Il me sourit. Ça me désarme. Je m'attendais pas à ça. Ça veut dire quoi. J'ai plus le décodeur ou quoi. Ça veut dire qu'il m'a à la bonne, qu'il me propose un plan ou alors c'est une provocation. Heureusement, y'a l'acteur qu'a perdu la tête, qui vient et qui lui parle de son dernier film. Ah ça il sait la faire marcher la brosse à reluire. Et que « j'ai été scotché » et que « ça faisait longtemps qu'on t'avait pas donné un rôle comme ça » et « le César peut-être » et j'en fais des tonnes, et je me trémousse et j'en mets encore une couche, et je frotte pour que ça brille. Ça me fait tellement vomir de le voir minauder l'autre, que je m'éclipse. Je vais me concentrer. On entend le public arriver. Le trouillomètre commence à monter. On est tous assis dans les coulisses. On entend Gérard qui fait sa scène avec l'actrice. Soudain, quelqu'un crie « l'actrice a le sein à l'air ». On se précipite. C'est vrai. Le sein est là, bien en vue. Elle le range précipitamment. Ils ont dû trouver ça pour compenser son jeu nul. C'était juste histoire d'avoir des photos demain dans la presse. Moi je le montrerai bien mon engin, mais personne ne me l'a demandé. Pourtant mon engin il est aussi gros que l'autre là, qui fait des films pornos. Le connu, là, dont j'ai oublié le nom. Mais bon, on reste concentré, ça va être à nous. On s'élançe, et c'est reparti mon quiqui, on m'attaque, je me défends, le filet m'entortille, je me dépêtre, j'suis le plus fort, je coupe la tête, le sang coule, la tête roule - c'est pas trop tôt - je montre la tête, je lève les bras, je dis ma phrase. On salue. J'enfile mon jean, je fonce voir mes potes qui m'attendent à la sortie, et qui cette fois ils ont dû payer leurs places « ce soir, c'était bien la tête » qu'ils me disent.

« allez quoi laissez-nous passer, on travaille avec Gérard ». Ils ne bougent pas. On dit rien pendant quelques secondes, histoire de montrer qu'on est inoffensifs, puis « allez les gars, soyez sympa ». Un des gorilles fait un mouvement de menton et d'un coup c'est sésame ouvre-toi. Putain, notre pot de première c'était pas mal, mais là, c'est carrément Byzance ! Y'a du champagne à gogo, des choux montés en pièces et des filles ! Putain les filles ! Talons, strass, la grande classe. Elles sont toutes minces et toutes plus grandes que moi. On se croirait dans un défilé. Je vois Gérard discuter avec, putain, j'en ai le tournis, cinq stars. Faut que j'attaque. On nous regarde comme des bêtes, c'est vrai qu'on a à peine pris le temps de se changer et qu'on a encore nos airs de gladiateur. On fait tâche au milieu de ces strass et ces paillettes. Je me désolidarise, faut jouer solo sur ce coup-là. Faut que je cherche Spielberg, que je lui fasse mon show. On a des couilles ou on n'en a pas. Je prends un verre de champ, je vois les copains qui se demandent où je suis. J'suis là, derrière la pièce montée mais vous pouvez pas me voir vu que vous regardez du mauvais côté. Je les vois qui s'assoient, se mettent dans un coin, commencent à discuter entre eux. Et voilà, c'est toujours ça, ils savent pas saisir leur chance. Moi j'sais y faire, j'ouvre ma chemise, j'ébouriffe mes poils, je marche avec mon verre de champ à la main, en regardant rien ni personne. J'fais l'important. L'important, il ne regarde rien, il est. Donc je suis. Le champagne ça aide. J'y suis de plus en plus. Un groupe de personnes encercle Spielberg. Je joue des coudes, je m'incrute dans le cercle - et les copains, oh les cons, toujours assis dans un coin - et je fais semblant d'écouter. J'entends le mot « guerre », c'est vrai qu'il parle français Spielberg, je saisis la balle au bond, je parle des gladiateurs, Rome tout ça j'en sais un bout, je lui dis que j'en suis un, qu'on peut me voir dans une production avec Gérard, et je lance à Gérard un coucou pour faire comme s'il m'avait salué, puis je tape sur l'épaule de Spielberg et je lui dis, si t'as besoin d'un gars qui a des couilles dans ta prochaine production, j'suis ton homme. Je lui tends ma carte. Je pars, royal. Il me regarde. Je sens son regard dans mon dos. Je reprends un verre, je fonce vers Gérard, et là aussi je m'incrute dans le cercle. J'acquiesce, je me mets au diapason, je ris quand on rit, je dis oh quand on dit « oh », j'me fonds dans le moule. Faut du culot dans la vie. On a rien sans rien. J'avance ma main pour prendre un petit four, et c'est là qu'elle m'accoste. Elle me dit qu'elle m'a vu parler avec Spielberg et Gérard, elle me demande si je les connais. On bosse ensemble que j'dis. Elle est une apprentie comédienne. Je lui dis qu'il ne faut pas se compromettre, que l'important c'est de tenir sa ligne artistique. Elle a envie de moi ça se voit. Je lui parle du conservatoire « ah t'as fait le conservatoire » et j'égrène mon chapelet de noms connus « et t'as déjà tourné des films avec eux ». Pourquoi elle pose des questions connes. Non, moi j'ai été vers le théâtre. Le cinéma, c'est facile, tu parles devant une caméra, le théâtre c'est un art. Je lui raconte quelques anecdotes sur les gens du conservatoire - ça marche toujours - que l'autre, je l'ai connu maître-nageur à la piscine, que je suis sorti avec Monica, que j'ai été invité à son mariage. Ça, c'est pas vrai mais c'est pas grave. J'invente, je brode. Elle revient à l'attaque, « mais tu ne les revois plus ». On s'est brouillé, ils ont pris la grosse tête, faut rester humble. Et puis ça continue, champagne, petits fours, elle me dit qu'elle suit un cours, qu'elle prépare le conservatoire. Je lui dis que je pourrai l'aider. J'avance ma main pour prendre un petit four, je soulève un drap. J'ai dû louper un épisode. Qu'est-ce qu'elle fout dans mon pieu. Je lui caresse les cheveux, j'ai envie de remettre ça. Elle ouvre les yeux, se redresse, me regarde. Ben quoi ! Elle se lève, s'habille, claque la porte. J'ai même dû en louper deux.

J'allume la télé. La carotte et le chou-fleur non seulement leurs costumes baillent mais en plus on voit qu'il y ont pas mis leurs cœurs. Ils y croyaient pas. Dans la vie faut s'engager. Ça rapporte. La preuve, on ne voit que moi dans la casserole. Je me fais un café. Je m'assois sur mon lit. Je zappe. Putain, il est encore là, lui. Il neige à gros flocons et il marche. J'approche mon visage de l'écran, j'entends sa respiration, ah que je gueule, tu respire au moins connard. Mais comment ça se fait que ce mec il mange pas, il dort pas, il chie pas. Il marche, il ne sait faire que ça. Il est en images de synthèse ou quoi. Non, on dirait pas. Ils l'ont trouvé où ce Rambo. J'ai dû louper un truc. Il y a quelque chose dans l'image que je ne vois pas. Peut-être derrière ces sapins ou sous la neige, ou il y a quelque chose qui se cache dans ses cheveux, ou dans le ciel. Je zappe. Là, tiens. Un vieux film avec Gérard. C'est le premier film qui l'a fait connaître. Ah il était beau et mince à cette époque, il avait du sexe à pile, faut dire qu'il sortait de prison, quand je pense à ce qu'il est devenu. Il n'est plus que l'image de lui-même. Ah tiens je viens comprendre cette putain d'expression : il n'est plus que l'image de lui-même. Il faut que je la ressorte aux gars de la production, ils vont être soufflés.

« vous faites quoi en ce moment ». Je travaille avec Gérard sur une grosse production. Elle plonge son nez dans mon CV. « vous avez fait le conservatoire à ce que je vois ». Oui. Je dis rien de plus. Je savoure. « mais y'a beaucoup de trous dans votre CV ». Mon moral tombe en berne, il descend, il dégringole, faut dire que j'ai pas déjeuné. Je bafouille, elle m'écoute. Ça veut dire que je parle. Je suis là et bien là, assis sur cette chaise à Pôle Emploi. On est bien le jour qu'on est et tout va bien. J'ai bien un nom, une profession, je suis bien gladiateur avec Gérard, oui, tout va bien calme toi, oublie ton ulcère qui te pince, allez vas-y coco, fonce, le rôle c'est pour toi. J'énumère la liste des copains du cons', je dis cons' pour crâner, ça en jette, ça fait j'y suis tellement allé que c'est même pas la peine que je prononce le mot en entier. Je balance des anecdotes, et je, et encore je « mais quand même il y a des gros trous dans votre CV ». Ils ont engagé un perroquet ou quoi. Espèce de connasse, ça vient, ça monte, les couilles me poussent, t'en a pas de gros trous dans ton CV toi, et puis si ça se trouve t'es une actrice qui s'est reconvertie à Pôle emploi. Vu comment tu tripotes tes cheveux, ça ne m'étonnerait pas. Alors on fait son cinéma devant les acteurs que j'ai envie de lui balancer. Ceux-là c'est les pires, ils ont la haine. J'ai une carrière à défendre. C'est moi qui saute le plus haut que je lui dis, faut tenir sa ligne, je suis un artiste que je lui dis encore. Elle ne bouge pas. Elle est pétrifiée par mon éloquence. Faut pas se laisser marcher sur les pieds, parfois faut sortir ses couilles sur la table et dire voilà le bazar. Je claque la porte, en disant trouvez-moi quelque chose à ma hauteur parce que pour l'instant vous n'avez pas fait grand-chose pour moi, et je pars grand seigneur, si j'avais eu une cape, et bien j'aurais fait comme le mec qui joue d'Artagnan, mais comme je n'ai pas de cape, je sonorise mes pas en descendant l'escalier, histoire qu'elle ne m'oublie pas. Faut faire son cinéma autrement personne ne te respecte.

« eh bien qu'est-ce qui t'arrive ». Je dis rien, le rouge arrive comme il arrive toujours, il glisse sur le zinc, s'avance, se colle à mes lèvres. Le rouge connaît le chemin. D'habitude, il connaît le chemin le soir mais pas le matin. Spielberg va m'engager. Y'a comme un silence qui se fait autour, comme s'ils voulaient tous que j'entende ce silence. Mais je n'entends pas et je répète. Je vais jouer dans son prochain film « un gladiateur » demande l'autre, celui qu'a le nez en chou-fleur qu'est toujours à me coller quand je bois au comptoir. Je réponds pas, je parle pas aux bourrés. Les rouges défilent et tous ils veulent aller dans ma bouche, je refais les gestes pour ne pas oublier, j'arrache le filet, je coupe la gorge « tu joues pas ce soir ». Je regarde l'heure et j'y vais. J'enfile mes spartiates, ma tunique, mon casque, j'suis prêt ! Qu'est-ce qu'il y a. J'ouvre les yeux. Je comprends pas ce qui m'arrive. Ils sont tous là à se marrer. J'ai mal au crâne. Y'en a un qui m'apporte un café « t'as dormi ici ». Je réponds pas. J'aime être à l'avance que je dis. On est professionnel ou on l'est pas. Et c'est reparti, j'attaque mais j'suis pas là ce soir, j'suis à côté, je me relève, putain ça traîne, le filet, le filet putain, il est accroché à mes cheveux, je me dépêtre, je coupe la tête, je la lève, je m'entends dire la phrase. Y'a les applaudissements, allez applaudissez que je dis, encore, et je lève la tête, vous la voulez ma tête, la voilà et j'la lance. Mes copains m'ont embarqué. J'ai rien entendu des notes. Il paraît que le metteur en scène a trouvé bien quand j'ai jeté la tête au public.

Téléphone. C'est ma mère qui vient aux nouvelles. Comme d'habitude elle commence à parler « y'en a trop, ils sont partout, on est envahi ». Avec ma mère ça prend toujours cette pente, on dégueule chacun de son côté, on s'échauffe, on dit que la France est le trou du cul du monde, puis on raccroche et je fonce sous la douche, parce que chaque fois ça me salit, même si au fond je suis d'accord. J'appelle Jeannot. Jeannot c'est lui qui me donne des tuyaux, c'est l'oreille du métier, il est partout, il entend tout, il sait tout. Tout le monde lui paie à manger pour avoir des infos. Il est là, comme d'habitude à l'heure dite. Jeannot il a la tête, le corps d'un pauvre mec. J'ai jamais vu ça. Il. Je ne comprends pas pourquoi quand y'a des rôles de minables on lui propose pas. Il est minable. Je lui tape sur l'épaule « j'aime pas qu'on me touche » y me dit. Je reprends ma main, excuse-moi. Il me dit que Spielberg a commencé un film, que Vanessa n'est plus avec Johnny. Ça c'est un scoop, je l'ai lu nulle part. Il me dit qu'ils cherchent du monde à Disneyland. Ah non, pas dans cette merde pour enfants. On bouffe nos saucisses frites. Il me dit qu'ils cherchent la voix de James Bond, parce que l'autre voix est morte. Il me dit « c'est pour toi ». Il me donne l'adresse, je note. Il commande un dessert. Avec ce que ça va me coûter, il me faut d'autres plans. J'insiste. Et il allonge, il a un plan pour le festival de Canne avec des accréditations « regards d'auteur ». J'ai jamais entendu parler de ce « regard d'auteur » mais je prends. Il a encore pris deux cafés, puis on s'est salué sans se toucher.

« on t'a fait une liste de ce que tu dois faire, y'a un post it qui t'attend ». C'est Carolina qui vient de parler. Je lis le post it. Je pose le document dans la machine, et c'est parti pour 20 exemplaires pour Catherine, et l'autre, le nouveau, 30 dossiers reliés et « un jour ils n'auront plus besoin de toi ». C'est le concierge qui vient de parler. Celui-là il m'a dans le pif. Parce que je me balade dans les étages, parce que je suis un acteur connu, parce que toutes les filles sont folles de moi, alors que lui, il est debout toute la journée dans sa loge, à dire bonjour, au revoir, et que parfois, oh miracle, il change une ampoule ! Depuis des années il est là et depuis des années il se fait chier. Et voilà le cul de Carolina qui passe, me provoque, se tortille sous mon nez. J'y vais, j'y cours, j'lui fais un hommage aux chiottes. Les chiottes ont tous eu droit à mes hommages. J'aime quand ça gicle sur les portes. Mon sperme c'est pas de la photocopie, c'est de l'authentique, du pur jus certifié étalon ! Je marche dans le couloir et voilà qu'il me ressort son histoire « plus besoin de toi » alors qu'il est perché sur un escabeau en train d'accomplir un miracle, mais si je lui dis, ils aiment me voir courir, c'est pour ça que je suis là, pour leur faire croire qu'ils ont encore du pouvoir, pour qu'ils se sentent chef. Je suis sidéré par mon intelligence. J'savais pas que j'pensais. Du coup, je suis allé faire un autre hommage à Carolina.

J'ai remarqué que chaque fois que je bouffe mon casse dalle assis sur ce banc, devant le théâtre, Gérard arrive. Le voilà justement ! Il me salue. Je prends du galon, j'suis sûr qu'on va devenir copain. J'entre dans les vestiaires, les copains sont tout excités, y' a des articles sur nous dans les journaux. Dans l'un des journaux, ils égratignent Gérard, ils disent qu'il a grossi, qu'il est tout boudiné dans son costume - ça c'est vrai - ils ne disent pas un mot ni de l'actrice, ni du sein, ni de nous. Dans un deuxième journal, ils parlent du sein et y'a même une photo. On se passe le journal, y'en a même un qui veut découper la photo. On s'insurge et on rend son journal au propriétaire. Dans un autre journal, ils disent que l'actrice a très bien géré cet incident, que ça montre son professionnalisme. Toujours rien sur nous, pas une ligne. On est démoralisé. On enfile nos costumes dans un silence plombé. Le metteur en scène arrive, demande pourquoi on tire ces tronches, on lui dit. Il nous dit qu'il ne faut pas se biller, que les critiques sont des cons, qu'on est le clou du spectacle. N'empêche, on n'est pas très motivés, on traîne des pieds. Sur ce y'a Gérard qui arrive, il a l'air sombre, on comprend pourquoi. Il fonce droit sur le metteur en scène et lui met la pâtée. Oh putain ! Il lui dit qu'il n'est pas mis en valeur, qu'il veut un autre costume, qu'il faut virer la costumière, que l'actrice est nulle. Plus il parle, plus nous on reprend vie. On commence à s'habiller, y'en a même qui commencent à s'échauffer. On n'écoute plus que d'une oreille distraite. Gérard, pour finir, il tue le metteur en scène d'un coup de couteau, il l'assassine avec un mot. Le metteur en scène, il est resté là, tout droit, cloué, alors nous - on est classe quand même - on l'a réconforté. On y est tous allé d'une petite tape dans le dos accompagnée d'un « ne te bille pas, ça va aller ». Puis y'a l'actrice qui est arrivée affolée, elle cherchait Gérard, on lui a montré une direction, évidemment pas la bonne. On s'est marrés et c'est comme ça qu'on a fait une super représentation. C'est ça qu'on s'est tous dit « c'était la meilleure ! ». Du coup j'me suis dis que j'avais bien le droit de m'offrir une petite fleur. Oh putain, celle-là elle a des nibars, c'est des vrais obus ! Oh la salope elle en veut, oh ma queue oh comme elle y va, t'as jamais eu ça ma salope « concentre-toi au lieu de parler ». Tu vas voir ma grosse comment j'vais te faire jouir et je lime, et je lime, et je « bon ça vient ». C'est venu et j'ai même pas eu le temps d'apprécier que déjà elle se retire, va se laver, me tend la main pour réclamer les biftons. Ça va trop vite. J'en ai pas pour mon argent que j'dis « tu veux remettre le couvert ». Putain, je paie et en plus j'en ai pas pour mon argent. C'est une vraie chatte qu'il me faut. Faut que je parte en chasse. Ça fait trop longtemps que ça m'est pas arrivé. Quand je pense à la représentation de ce soir je me dis que tout est possible !

Je tourne la tête à droite, à gauche, je sors mon télescope. Rien en vue, pas la moindre trace de gazelle « au fait, on a lu les critiques du spectacle, pas géniales ». Je regarde pas les critiques, je suis au-dessus de ça. Personne ne moufte. J'suis pas dans le bon bar, faut changer les habitudes, faut prendre des risques. Je marche. J'ai presque rien bu, j'suis bien. Y'a de la musique là haut, au deuxième étage. Et pourquoi pas. J'attends devant la porte de l'immeuble. Ils arrivent, ils sont quatre deux nanas et deux mecs, je me mets derrière eux, vous aussi vous allez à la fête que j'dis. Ils me lancent un regard, j'fais le dur à cuir. J'suis acteur, je sens et réagis au quart de tour. Ils poussent la porte, je les suis. Putain c'est la fête ! La musique à fond ! Y'en a plein avec des minijupes ras la touffe qui se trémoussent. Je m'approche du buffet, je me sers un verre, je cherche une cible. Y'en a une qui est écroulée dans un coin et qui pleure. Pas pour moi. Y'en a une qui tortille son cul juste à côté, ses nibard rebondissent à chaque fois qu'elle saute, mais bon comme j'aime pas danser. Ah tiens ! y'en a une qui fume à la fenêtre. Elle est seule. Je m'approche « vous êtes le père de Nicolas ». Je m'attendais à tout sauf à ça. Pourquoi vous me dites ça « parce que vous êtes le plus vieux ». Je regarde et tout à coup je vois : moyenne d'âge seize ans. Vous avez quelque chose contre les vieux, toujours mon sens de la répartie « non ». J'ai des enfants dans chaque port que j'dis pour détendre l'atmosphère. Elle répond pas, ça doit être une ténébreuse. Les ténébreuses, j'ai déjà donné. J'suis plus trop sûr de mon coup. J'ai fait le cons' que j'y dis « j'ai pas envie de parler excusez-moi », eh ben voilà qu'est-ce que je disais, une ténébreuse. Je déclare forfait. J'suis pas à ma place, ici. C'est trop poussin pour moi, ici. Moi il me faut de la poule, de la bonne grosse poule qui a de l'expérience et qui sait manier le gourdin. Eh ben voilà y'a qu'à demander ! Elles sont là toutes les trois, assises au comptoir. Visiblement ça fait soirée entre copines. Et pourquoi pas trois d'un coup ! Ce soir, je le sens bien. Le loup arrive les filles, qu'est-ce que vous prenez. Elles gloussent. J'adore ça quand elles gloussent « eh ben, vous vous y allez pas par quatre chemins ». J'ai des talents comiques, j'suis acteur que j'dis « ah vous êtes acteur » et là elles se pâment. Au bout de trois ou quatre verres, elles se rappellent de moi dans la série télé où j'étais le flic qui pleurait aux enterrements. Y'en a une qui travaille à l'accueil, l'autre qu'est secrétaire et l'autre qui cherche un job. Elles ne sont pas mariées, n'ont pas d'enfants et cherchent l'âme sœur. Je suis votre homme et je roule un palot à la secrétaire. Ca glousse, ça repousse doucement de la main. Je me la touche. Ça tourne le dos. Vas-y que j'dis touche la moi. Et là ça part. Ça part en plus sans payer. Et la petite note, le petit poussin de note arrive, et en plus, elle est salée ! Et qui c'est qui banque, qui sort les biftons, et qui vient de payer quatre tournées à trois pétasses blondes décolorées, c'est bibi !

J'ouvre les yeux, je me précipite sur mon calepin. Putain, merde, aujourd'hui c'est relâche, pas de spectacle, pas de photocopie, rien. Je m'allonge sur mon lit, et voilà que ça commence, les corbeaux arrivent. C'est comme ça que je les appelle : mes corbeaux. Ils planent, ils tournent en rond au-dessus de mon lit, avec leurs ailes, ils noircissent l'air, d'ici peu si je m'agite pas, si je ne me fais pas un café, si je ne fais pas plein de gestes pour les faire fuir, c'est simple, je me fous sous le drap, je ne bouge plus, juste, je suffoque. Je saute dans mon jean, direction le frigo, le filtre, le café, le bruit de l'eau qui coule ça fait du bien, et je regarde le plafond et je dis dégagez oiseaux de malheur et je fais des moulinets avec mes bras. Je bois mon café et j'y vais. L'eau. Quand ils s'approchent trop près de mes oreilles, qu'ils commencent à les picorer, il n'y a que l'eau pour me sauver. Je monte dans la barque, j'attrape les rames, le bateau se propulse, et je recommence, et le rythme vient. C'est comme si j'étais aux galères mais c'est du plaisir. Là-bas, sur les berges, on me regarde, on voit que j'ai du style. Ça se remarque le style même de loin. En trente minutes j'ai déjà fait le tour du lac, mais j'ai pas envie de m'arrêter. Sentir que je me propulse, juste à la force de mes bras, c'est comment dire, oui, je crois que je peux le dire, merveilleux. Vu que personne ne m'entend et bien je le dis : sentir son corps se propulser à la seule force de ses bras, c'est merveilleux. On glisse, on avance, le paysage change. D'accord, c'est le bois de Vincennes et y'a tous ces cons qui font du vélo avec leurs progénitures, mais moi je vois pas ça, je vois que j'avance, que je peux aller où je veux, je peux m'arrêter sur l'île, faire quelques pas et reprendre ma barque, et puis je transpire, je me fatigue, et les corbeaux sont là, mais c'est plus les mêmes, c'est des vrais, des biens palpables, de ceux qui bouffent nos détritiques. Mes corbeaux à moi ils ont été remplacés par une glace à la fraise que je me suis offerte. Mais en léchant ma glace, y'a comme un manque qu'est apparu, j'ai eu envie de pleurer et je me suis trouvé con. Il me fallait un challenge car la soirée seule je ne la sentais pas. J'ai loué quatre James Bond. Je vais bosser toute la nuit comme ça je serai prêt pour l'audition de demain.

A vue de nez on est 200. Y'a plus de place sur les chaises, j'm'assois par terre. Y'en a qui sont venus en bande pour paraître moins con. Peut-être que je vais retrouver des potes de la production, je regarde, non personne. Je me redis mentalement « my name is James Bond ». Je sais pas pourquoi mais je la sens bien cette audition. Même en France on a le droit de croire au rêve américain. Moi, j'y crois. J'y crois, parce qu'ici, en regardant bien, celui qu'a le plus baisé, qu'a connu le plus de chattes, c'est moi ! Ah finalement ça va assez vite ! Je mets le casque audio, je regarde les images, je lis le texte, je « colle » aux lèvres. Ça a duré dix minutes. Ils m'ont dit de revenir. Pris à la première sélection. Ça me donne des ailes. Je rentre à la maison, j'me fais des pâtes. Elle appelle. J'lui dis pour l'audition. Elle dit « toi, James Bond ». Et c'est reparti « y'en a trop, ils sont partout, ils nous envahissent ». Je mange mes pâtes tout en l'écoutant. Elle raccroche. C'est bien. Et je l'imagine, dans sa petite maison, le combiné à la main, assise sur sa chaise au pied de l'escalier, et je préfère ne pas l'imaginer parce que ça me fout le bourdon de me dire que j'suis né de ça.

Et re-sandwich, et re-le banc, et re-Gérard. Je ne sais pas ce qui l'attire le plus, mon sandwich, le banc ou moi sur le banc mangeant mon sandwich. Il s'approche, s'assoit, t'en veux un bout que je dis pour faire le mec qui partage, lui « non, faut que je maigrisse ». Il me dit qu'il suit un régime, qu'on lui a proposé le rôle d'Obélix dans le film mais qu'il va refuser. Il dit qu'il n'en a rien à foutre d'être gros « au moins tout le monde voit que je suis un porc ». Il m'arrache mon sandwich, mord dedans à pleine dents. J'dis rien. Je connais Gérard qui pisse dans l'avion, qui rote à la gueule de ses partenaires, y'a tellement d'histoires sur lui. J'suis content qu'il m'ait arraché mon sandwich comme ça j'aurais un truc à raconter aux copains. Il me dit qu'il n'est plus avec Carole, qu'il s'emmerdait avec elle, que y'a plus que des nazes de metteurs en scène qui n'ont pas de couilles et là j'suis d'accord. Il me rend mon sandwich, se lève. J'ai plus faim. J'entre dans les loges, je croise mes potes et tout à coup je sais pas pourquoi je repense à l'émission avec le mec qui marche. Je commence à leur raconter. Les gars me regardent. Personne ne l'a vue. Vous déconnez. « non » qu'ils me disent « ça ne nous dit rien ». Je raconte l'histoire du sandwich, ça les fait rire, puis l'histoire de Johnny qui n'est plus avec Vanessa, ils sont déjà au courant. Et re-l'épée, le filet, la tête coupée. Il est temps que ça s'arrête parce que je commence à m'emmerder. Les gars aussi ils y croient plus. Maintenant on dirait que la seule chose qu'attend le public c'est de voir le sein. Mais bande de cons, c'est fini, vous l'avez loupé, y'a plus que la photo. C'était ça l'événement, fallait y être ! Nous, la presse nous boude, y'a toujours pas une ligne sur nous. Du coup, on y va mollo. Le metteur en scène essaie de nous stimuler mais sans rien se dire on a décidé de s'économiser, ça sert à rien de recevoir un coup d'épée, d'être en arrêt maladie, d'arrêter la production. Tous les soirs je continue d'envoyer la tête dans le public, mais même ça ils n'en parlent pas dans les journaux. Plus que seize représentations et c'est fini.

Putain, il est toujours là, lui ! Mais qu'est-ce que tu fous de tes journées connard. Ah toi, non, t'es pas James Bond, il ne t'arrive rien. Arrête de regarder ça et va te faire des pâtes. Souvent je me donne des ordres à moi-même, mais j'peux pas m'obéir. Mais qu'est ce qui se passe. Non. Y'en a un autre qui arrive de l'autre côté. J'en crois pas mes yeux. Oh putain c'est le même. Des jumeaux. Putain, ils ont engagé des jumeaux. Je ris, je me tords de rire sur mon lit, mon estomac me pique, c'est un rappel à l'ordre, pas d'excès même en rire. Ils ont engagé des jumeaux et ils vont se rencontrer, c'est ça. Oh excusez-moi les mecs, j'ai dit du mal de vous. Oh putain y'a de l'action dans votre film, parce que la rencontre, moi, j'veux pas la louper. Ou alors vous allez vous louper, j'vois ça d'ici, vous allez marcher pendant des années, et vous allez vous louper. J'suis sûr que c'est ça. Mais pourquoi vous ne parlez pas. Vous n'avez rien à dire connards, pistonnés va. Y'a un truc que je comprends pas. Je m'approche de l'écran. Qui c'est qu'a réalisé cette bouse, je vais lui écrire pour lui dire ce que j'en pense. Allez putain, vous allez bien vous rencontrer, vous saluer, vous dire deux mots. Salut vieux frère comment ça va qu'est-ce que tu deviens depuis toutes ces années. Cette émission va me rendre fou. Ah ! Tiens ! Ils ont déjà commencé la promotion. Classique. On repasse un ancien, avant de lancer un nouveau. C'est la fin, il est sur un petit bateau pneumatique, il lui caresse les cheveux, lui tend un cocktail, car même dans son bateau pneumatique James Bond il a son bar à cocktail, et pendant que le générique défile, il nous laisse comme ça, le rêve au bord des lèvres. On rêve au bikini qui se dénoue, et pour ne pas rêver, on zappe sur une dissection de cadavre et comme ça fait chier, on zappe et toujours les deux qui marchent.

On est tous dans l'entrée et on est tous contents de ne pas bosser. Y'a une panne d'électricité dans tout le bâtiment. Le concierge est là, et lui c'est le seul à ne pas être content, parce qu'on s'est tous commandé des cafés qu'on boit devant sa loge. Cette panne est tombée à pic parce que j'ai pas dormi de la nuit, j'ai attendu qu'ils se rencontrent. A un moment, il a plu, puis il a neigé, puis il a fait beau et la nuit n'est pas tombée. Ça je ne sais pas comment ils font. Les sapins, on dirait qu'ils sont peints, que c'est pas des vrais tellement ils ne bougent pas. Mais non, j'ai regardé avec une loupe, c'est des vrais. Je reprends un café, faut que je me réveille. On me pose des questions sur le spectacle. Je dis qu'on a eu des supers articles, que ça se reprend la saison prochaine. Ils disent qu'il va y avoir un nouveau James Bond. Je dis rien ça porte la poisse.

Cette fois, j'ai une place pour m'asseoir. On est trente à tout casser. Putain ça chauffe, les couilles me poussent, j'ai presque envie. Je vais aux chiottes, je fais un hommage aux producteurs de James Bond, histoire de me soulager et de laisser ma trace. On sait jamais. Je me prépare mentalement. J'ai trouvé un truc, le sourire. James Bond il voit la vie avec le sourire. Il réussit toutes ses missions, il a toutes les filles qu'il veut, il peut tout lui arriver, il ne mourra jamais, et donc, oui, il sourit intérieurement. J'ai mis du sourire dans ma voix, et c'est pour ça que ça a marché l'autre jour, j'en suis sûr. Eux là, avec la tête qu'ils ont, oh là là, on voit qu'ils n'ont rien compris à la psychologie du personnage. Un mec s'approche, me demande « vous n'auriez pas fait une pub pour Peugeot ». Je lève la tête, je reconnais la carotte. J'ai pas envie de parler, alors je dis non. La carotte part la queue entre les jambes et va s'asseoir à côté du chou. Ces deux minables vont me porter la poisse. C'est long. C'est insupportable. J'en mène pas large. Plus j'attends, plus James s'évapore. Si ça continue, il ne va plus rien en rester. Enfin c'est mon tour. On me fait doubler une scène plus longue. Je transpire. Ils me demandent de recommencer. Je recommence et je transpire. Je fonce dans ma voiture, les Chinois me poursuivent, puis y'a une tractation avec une espionne et là c'est difficile mais je m'accroche. Ils m'ont gardé trois quart d'heures. J'suis rincé. Quand je sors les autres me regardent avec un drôle d'air. Je préfère ne pas penser pourquoi, ça porte malheur. Puis je comprends, ma chemise, les auréoles sous les bras, elles arrivent presque en bas de ma chemise. Eh ben oui les mecs, j'ai mouillé ma chemise, moi, James Bond je le suis, et pas qu'en mots.

On est plus que deux sur le coup. J'suis calme, j'suis étrangement calme. Je respire, je souris à l'intérieur. Ils me disent de recommencer, je recommence. Je conduis la voiture, je fais de la plongée sous-marine, je saute en parachute pendant qu'un agent me livre un secret. Je skie, on me torture mais je ne dis rien. Deux heures, j'suis vanné. On me dit d'attendre. On me dit « vous êtes pris ». Dans ces moments, faut cacher sa joie, faut la jouer gros dur. On me dit mon salaire, mon planning. Je moufte pas. C'est le sourire qui m'a sauvé, c'est à cause du sourire que j'ai été pris. J'aimerais le remercier. Alors dans la rue je fais un truc dingue, je trouve un reflet, je regarde, je souris et je dis « merci ». J'm'achète un sandwich, je m'assois sur le banc. Je regarde à droite, à gauche, pas de Gérard en vue. Qu'est-ce qui se passe. J'enfile ma tunique, mes spartiates. On écoute les notes du metteur en scènes. Quelqu'un arrive et dit que Nathan ne viendra pas. Nathan c'est celui qui me lance le filet dans lequel je m'entortille, et qu'il est mort. On est tous sidéré. On dit que c'est pas possible, qu'on ne meurt pas comme ça, qu'il a dû avoir un empêchement. Même le metteur en scène ne veut pas y croire. On répète à l'arrache la scène du filet, y'en a un qui prend son rôle, en quinze minutes on est bon. En attendant, on se dit que Nathan nous joue un tour, y'en a plusieurs qui disent ça, que Nathan est caché là, qu'il nous regarde, et qu'il se marre, du coup ça nous fait marrer. Y'en a qui disent que c'est pas pro, et c'est vrai que je suis pas loin de penser comme eux. The show must go on. Pendant la représentation, j'sais pas pourquoi on se défonce, pour moi je sais, c'est à cause de la bonne nouvelle, mais pour les gars, y'a quelque chose qui se passe, ils ont repris du poil de la bête. Ils sont presque des bêtes. Sur le plateau l'énergie est palpable. On y va tous comme si on allait crever. Du coup les applaudissements ont été plus nourris, on est revenu saluer cinq fois. Le metteur en scène, à la fin, il pleurait et avec Gérard ils se sont pris dans les bras. On a trouvé ça dégoûtant. On a trouvé dégoûtant cette congratulation, d'autant qu'on en était exclus et que c'était nous qui avions tout fait.

On est six, sa mère et quatre copains de la production. Sur ce plan-là on n'aura aucun tuyau, c'est sûr. Cette fois, j'sais pas ce que j'ai, je pleure pas. Je m'économise pour la semaine prochaine, y'en a un gros. C'est juste à pleurer et je ne pleure pas. Ils lui ont mis son costume de gladiateur. C'est ce qu'il a demandé avant de mourir. Ça m'a fait tout drôle de voir Nathan avec son casque, sa lance et ses p'tites jambes nues dans son cercueil. Ça m'a refroidi. Les gars aussi, ça les a refroidis, du coup on n'a même pas été boire un verre après. Juste, on a donné l'enveloppe à sa mère, c'est Gérard qui avait eu l'idée, et on s'est tous barrés chacun de son côté.

Je mets le document, j'appuie sur le bouton mais j'y suis pas. J'sais pas où j'suis, mais j'y suis pas. Y'a Vanessa qui passe avec son p'tit cul moulé, mais là non plus j'y suis pas. C'est ces p'tits jambes nues dans le cercueil, ça m'a fait un choc. J'arrive pas enlever cette image de ma tête.

Je prends tout ce qui passe à ma portée, les carrés avec des radis, les ronds avec des tortillons verts, je passe du rouge au rosé, au champagne, c'est la dernière et je me bâfre. Là, faut viser, y'a un plateau qui passe avec un pain rempli de toasts. J'attrape le couvercle du pain. Rien à foutre du regard du serveur. J'ai faim, moi ! Je virevolte entre les p'tits fours et les coupes de champ et j'essaie de repérer si y'a pas Gérard ou une star, mais non, y'a juste les patrons de la production qui ont l'air content. C'est sûr qu'ils s'en sont mis plein les poches, et tout ça à cause d'un sein. L'actrice est là justement avec ses seins qui pigeonnent, elle a l'air un peu pompette « qu'est-ce que tu vas faire après » qu'elle me demande comme si on avait gardé les moutons ensemble. Je lui dis pour James Bond. Elle ne réagit pas. Elle me parle de sa carrière, me dit qu'il faut avoir une ligne artistique, qu'il ne faut pas se vendre, ce genre de conneries que j'ai déjà entendu des centaines de fois. Elle a bien quarante ans au compteur. On s'est tous fait avoir. Faut que j'en parle aux copains. Mes yeux s'accrochent à ses seins, ils se gonflent, tressautent quand elle parle - c'est fou comme c'est vivant des seins - et de temps en temps, j'fais un p'tit saut jusqu'à ses yeux. Elle me parle du conservatoire. Tiens elle l'a fait, j'suis surpris, elle est d'une pro après moi. On parle de ceux qu'on réussit et de ceux qui ne font plus partie du métier. Surtout de ceux qui ne font plus partie du métier. Ça rassure toujours. Elle me parle de Gérard, elle me dit que c'est fini entre eux, qu'elle est heureuse pour le spectacle, que c'est la première fois qu'elle avait un rôle si important. Oui j'lui lance, ça a bien marché, surtout à cause de ton nichon ! Elle se raidit. Sa joue se met trembler. J'sais pas pourquoi j'ai dit ça. Si, je sais, parfois on a envie de tuer, d'assassiner les cygnes. C'est ce que je viens de faire, je viens tuer un cygne comme si c'était un vulgaire poulet.

Faut faire le nettoyage dans ma tête, y'a lui avec ses p'tites gambettes nues, ses spartiates et elle, avec sa joue qui tremble. Alors le rouge se venge, il coule dans ma bouche, il coule sur mon ventre « putain mais regarde t'en a mis partout et qui c'est qui va passer la serpillère ». Je fais de la photocopies avec mon rouge, je duplique, je triple, je quadruple mais elle est chère patron, ici, la photocopie, et puis elle est liquide, elle fait tache, et qu'est-ce qu'elle rapporte, les murs qui tanguent « et voilà, il fait son poète ». C'est le nez en chou-fleur qui vient de parler. Je vais marcher un peu des pieds que je dis « son poète oui ». Et c'est ce que je fais, je marche des pieds avec les mains, et le cul en l'air et les murs m'aident dans mon avancée. Je suis un grand singe, je saute de branche en branche. Et la branche maintenant, c'est le réverbère, c'est le capot d'une voiture, c'est le mur qui m'écorche le nez, c'est l'escalier qu'il me faut monter. Les marches je les connais, et là je les vois de près les marches parce que c'est mon nez qui monte, se hisse, c'est lui le grand singe qui saute de branche en branche et mon nez il fait chaque marche, il les nettoie, il passe la serpillère et c'est comme ça que j'y arrive, et là maintenant, j'sais pas, en tout cas j'suis debout, et le grand singe s'est relevé, j'ai lu ça quelque part, et il a parlé, et la première phrase qu'il a dit c'est : putain, elle est où ma clef. Elle se carapate, la salope, au fond de ma poche, elle me fuit, mais vl'a que j'l'enfonce, que j'la tourne, la r'tourne et que plus rien.

Je lui paie des frites et des saucisses. Je lui dis pour James Bond, il bronche pas. Ce mec il a perdu toute joie, il rit pas, il s'exclame pas, il est comme ça, horizontal. Donc, il ne bronche pas quand je lui dis que je suis la nouvelle voix de James Bond. Je tiens le bon bout, ça décolle, faudrait que j'approche les gros. Est-ce que t'as des plans. Et là, il me sort sa science, il me demande de faire deux listes, l'une avec les gens avec qui j'ai travaillé et l'autre avec ceux avec qui j'aimerais travailler. Facile. Puis il me dit de voir combien y'a de personne dans la première liste qui peuvent m'aider à sauter dans la deuxième liste. Je comprends, faut jouer à saute-mouton. Ça me paraît jouable. J'encercle les noms des personnes à contacter, à approcher. Ça paraît l'animer comme s'il avait joué au tiercé. Il me dit qu'il aurait aimé faire ça, coach d'acteur. Je le regarde qui mange ses frites avec ses doigts. Je dis rien. Je lui paie un dessert. On reparle du voyage à Cannes, on organise, je sors les biftons pour le logement qu'il faut payer d'avance. Finalement je lui dis que cette histoire de liste me semble trop compliquée. De toute façon à Cannes, ils seront tous là, je pourrai leur parler en direct, ils pourront voir que je ne suis pas un tocard. On se sépare. Quel minable ! Puis je me dis que s'il n'était pas si minable nous on serait pas si beaux. Puis je me dis que je commence à me répéter, que j'ai déjà eu ce raisonnement, mais je me rappelle plus où ni quand.

« j'aime pas l'air en boîte » qu'il dit le conducteur. J'ouvre la vitre en grand. Mes cheveux volent, j'inspire à pleins poumons, j'm sens bien. J'ai la baraka en ce moment, James Bond, et là, Cannes ! J'suis avec de vieux potes que je ne connais pas vraiment. Y'en a un avec qui j'ai fait un stage, l'autre il fait de la figuration, l'autre il cherche du boulot et l'autre qui conduit, il se demande s'il ne va pas s'installer à Nice parce qu'il a un cousin qui habite là-bas. On parle de Gérard qu'a brulé un billet de 500 euros en direct au journal du 20 heures, puis qu'a donné une baffe au présentateur. On se marre. On parle du métier et chacun y va de son passé. C'est mon tour, j'déballe mon CV, ça les impressionne et à la fin, je lâche la bombe : James Bond. D'un coup je deviens le mec qui compte dans la voiture. Il me pose des questions sur le job. Je minimise, je dis pas tout, je cache mon jeu. Puis y'en a un qui dit que l'autre jour il était à une super fiesta chez un cinéaste, et il cite un nom Allemand « il a gagné la palme » qu'il dit. Personne ne connaît. Comme on est en terrain inconnu, je parle de mon émission avec les jumeaux, je leur fait la promotion, je leur dis que c'est dingue, que ça fait des années qu'ils marchent, qu'ils vont bientôt se rencontrer « connais pas » qu'ils disent. Et ça continue comme ça. Au bout de trois heures de route j'apprends que y'a une fête de fin de tournage qu'est programmée chez un cinéaste branché et que truc va pas tarder à crever. Sa nécro est déjà faite. Je prends rendez-vous mentalement pour les deux évènements. De fil en aiguille, on en vient à parler de l'actrice qui jouait avec Gérard « il paraît qu'elle fait la une de Playboy » qu'il dit le conducteur. On s'arrête à une station-service. Ses seins et le reste sont en pleine page. Ben voilà que je dis, comment ça commence une carrière, un sein pour commencer et après tout le reste. C'est tout un art l'effeuillage. Chacun vante les qualités de l'effeuillage. On arrive à Cannes, c'est un studio avec quatre lits superposés, c'est sûr que c'est pas le Carlton mais on y est ! On crie « ouais on y est ! » on lève les bras, on se marre. Qu'est-ce qu'on se marre. On défait nos valises, on s'assure que nos costards ne sont pas froissés. Avant de partir Jeannot nous a fait le topo « à Cannes c'est smoking ». On prend une douche, on s'habille. Putain, c'est la folie, y'a plein de gens importants et ils sont tous en smoking ! Je donne ma carte de visite à droite, à gauche, j'suis complètement paniqué. Respire connard. Je parle de mon rôle de Gladiateur « mais on peut plus vous voir ». C'est toujours pareil quand tu joues personne ne vient te voir, et quand tu joues pas, on te demande ce que tu fais. Vous pourrez bientôt m'entendre, je suis la nouvelle voix de James Bond. La sonnerie retentit. On s'enfile trois films d'un coup. Quand on en parle, le soir, dans nos pieux, on est dubitatif. C'est vrai qu'on aurait tous préféré voir « Obélix et Astérix » avec Gérard qui passait en avant-première au Palace. On parle des films, on dit que c'est trop intello, qu'on aimerait mieux voir des films d'action, oui mais dit mon pote « on a une accréditation pour Regard d'Auteur ». « je sais pas où ils regardent les auteurs quand ils font leur film » dit le chauffeur. Ça nous fait marrer d'autant qu'on s'aperçoit que plus on parle des films plus on les mélange. Y'en a pas un qu'est capable de raconter un des films du début à la fin. On les confond tous. Je me tourne, j'me retourne, j'suis tout excité. J'ai le lit du haut, pas génial pour se calmer. J'me dis qu'il faut que j'écoule mes trois kilos de carte de visite, que je rentabilise le voyage, que je dorme pour être en forme demain. Je ferme les yeux et je ne dors pas.

Putain, y'a l'actrice que tous les réalisateurs s'arrachent, la blonde, la pulpeuse, et à côté y'a le brun, le viril, l'archi connu, et plus loin, y'a l'espagnol, le bizarre, là, que je comprends rien à ses films. Putain ! Le gratin mondial du cinéma est là, j'suis à côté, j'peux les toucher et j'vais pas me gêner. Mon speech est prêt, je l'ai répété. D'ailleurs on a tous répété notre speech en anglais, la manière d'arriver, de saluer, les premiers mots qui sortent, bref comment on se présente, comment on se met en valeur, puis comment à la fin, mine de rien, on tend notre carte de visite. Important la manière de tendre sa carte. Moi, la touche inventive de ma présentation c'est « bonjour, je suis la nouvelle voix de James Bond » et puis le geste pour donner la carte, entre deux doigts accompagné d'un clin d'œil. Mes potes m'ont dit que c'était irrésistible. Je suis irrésistible. J'attaque, je pousse les coupes de champ, je me greffe dans un cercle, je fais mon numéro. Ils m'écoutent d'un air poli et tous prennent ma carte. Mais y'a un truc qui me gêne : ils me font penser à Jeannot. Horizontal. Est-ce qu'ils m'ont vraiment écouté. Je retrouve mes potes, on rentre dans la salle. On s'assoit. Les lumières s'abaissent. Je repense à ma présentation. Y'a un truc qui cloche. Je me penche vers mon pote « ça glissait sur eux » que je lui dis à l'oreille « faut améliorer la stratégie » qu'il me dit « chuuut » lance quelqu'un derrière nous. Je me retourne pour lui faire comprendre que s'il me cherche, il va me trouver. Mon pote me met la main sur le genou, je me calme « ils baignent tous dans du formol, faut inventer un truc pour les réveiller » qu'il me dit tout bas. J'acquiesce, j'essaie de me concentrer sur le film. Il se penche « t'as qu'à mettre un truc qui colle dans ta main, comme ça quand tu leur tends la main tu dis, ça colle entre nous ». Je rigole « chuuuut » « moi je trouve que les claquettes c'est bien » chuchote l'autre pote. On se reconcentre. « tu devrais leur montrer ton cul » dit l'autre. Celle-là je m'y attendais, faut toujours que y'en ait un qui dise qu'il faut montrer son cul. C'est un classique. J'sais pas si c'est une spécialité française mais ça revient tout le temps. Je pourrai me dessiner deux yeux sur le cul que j'dis. Ils éclatent de rire. Ça réveille notre copain qui dormait et qui dit tout fort « laissez-moi dormir les gars » comme si on était dans nos lits superposés. On est plus du tout concentrés « taisez-vous, s'il vous plait ». Notre pote se lève, dérange tout la rangée « où tu vas » on lui demande « les chercher » qu'il dit.

C'est dur la vie en collectivité ! Les ronflements pendant la nuit, puis attendre que l'autre ait pris sa douche. Et pendant qu'on boit tous les trois notre café serré dans la cuisine, l'autre répète son numéro de claquette dans la chambre ! On enfile nos costumes. On sort dans la rue habillés en pingouins, ça commence à paraître normal vu que ça fait déjà deux jours qu'on est là. On se regarde, on se trouve beaux. On attaque la première séance. On s'endort. On se réveille en même temps que les lumières. On applaudit à tout rompre. Il paraît qu'on vient de louper un chef-d'œuvre. On se dégourdit les pattes, on boit un café au bar, on se quitte pas d'une semelle car on marche au radar et rebelote. Film. Putain, c'est l'enfer ! Mais non, je dois me tromper, j'suis au festival de Cannes, au plus grand festival de cinéma du monde, je suis au milieu du monde là où tout le monde veut être en ce moment ! Je m'assois. Au départ j'y comprends rien, y'a quatre histoires dans quatre pays différents. C'est moderne mais ça tient la route. C'est la fin, ça tombe bien parce que j'ai la dalle. On sort avec le flux. On parle du film. Quand on se retourne, on se rend compte qu'on est tous seuls dans le hall. On se demande où sont les autres, tous les autres. On les découvre dans une salle, tous assis. On est vénère. On essaie de se faufiler. On nous demande nos tickets repas, vu qu'on a en pas, et qu'on a la dalle, on court s'acheter des sandwiches à la boulangerie du coin. Et nous revoilà assis, et les lumières qui se baissent, et mes potes qui s'endorment pour digérer. C'est un film Russe. L'image est floue. Donc, y'a un mec flou qui porte sa mère floue dans ses bras flous. Quand j'ouvre les yeux, j'entends qu'on vient de rater un chef-d'œuvre. Et de deux ! Je me désolidarise de mes potes, faut que je m'économise pour la soirée et que je trouve une idée choc pour ma présentation. Je sors. Je vais voir la mer. Mais c'est pas la mer. Elle est tellement docile, gentille que s'en est écœurant. Je regarde quand même, je finis par m'endormir sur un transat. Je rentre au studio, je me fais des pâtes pendant que l'autre répète ses claquettes. Je regarde ma montre. C'est l'heure que j'dis. Je le regarde. Il a l'air péter de trouille. On voit un film mexicain, d'un auteur mexicain qui se passe au Mexique. Quand il y a une intrigue, je prends, c'est quand ça se perd que j'aime pas. Donc là, y'a une intrigue, y'a deux gosses qui entrent dans une zone pavillonnaire privée et qui sont traqués à mort par ses habitants. Ça s'appelle « a zona ». Ils sont bons ces Mexicains on se dit. On applaudit à tout rompre parce que c'est ça notre chef-d'œuvre à nous. On applaudit, on se défoule, surtout notre copain qui flippe à cause de son numéro de claquettes. On se dirige vers la sortie. Faut pas croire que parce que on est à Cannes, que c'est classe ! Ça fait plutôt sortie du stade de France que truc huppé. Je croyais que ça serait du genre « excusez-moi passez mais non allez-y s'il vous plait ». Tu parles ! C'est la foire d'empoigne ! Faut passer par le goulot d'étranglement que sont les portes de sortie, se ruer vers les chiottes - tous des incontinents - et là pareil, c'est pas très classe, c'est plutôt « pousse-toi de là que je m'y mette ». On vidange. On sort. Elle est où la fiesta. On n'a même pas à marcher, on se retrouve comme porté par un fleuve qui nous amène dans un salon immense. Putain, les robes échantrés dans le dos jusqu'à la raie des fesses, et les seins, et les lèvres, des qui ne demandent qu'à se pencher sur mon engin, et les cheveux, des qu'on aimerait plonger son visage dedans. Je retiens ma main, j'peux pas retenir mes yeux. Ils sont complètement affolés. J'me mets à tournicoter sur moi-même, j'sais plus où j'suis, j'sais plus où je vais, mon programme est perturbé. C'était quoi mon programme - ah oui les cartes de visites, James Bond, les claquettes - ah non les claquettes c'est l'autre. Faut que je retienne mes mains. Là, c'est vert ça se mange. Là, c'est liquide, ça pétille. Surtout occuper mes mains. Mes mains piochent du rose, du vert et c'est bien. J'aperçois le réalisateur mexicain. Je me précipite. Je lui sors mon speech en anglais, et mon

joker, James Bond. Je lui parle de son film et je sais pas pourquoi, j'essaie de faire des claquettes. Il rigole, me tape sur l'épaule. Je lui tends ma carte : et de un ! Allez hop, hop, faut écouler la marchandise, faut rentabiliser le voyage. Mais c'est pas possible, est-ce que je vois ce que je vois, putain c'est l'immense, la grande chatte ! Waouh, celle-là c'est une star ! Ma main, ma main, faut que j'la retienne. Je plonge ma main, c'est doux, c'est tellement doux, je vais attraper le graal, tout est permis, c'est le bonheur – je plonge plus profond, je plonge tout entier jusqu'en bas des escaliers, je plonge dans du rouge, et cette fois c'est pas du rouge qui tache mais du rouge en moquette et en marches et c'est même les marches de Cannes. Ils sont où les photographes. Personne n'a immortalisé ma descente des marches. Ça c'est original, au lieu de monter les marches, moi je les ai descendues que j'me dis en me relevant alors qu'mon dos m' fait mal et qu'un d'mes doigts doit être cassé. Tout en haut des marches, je vois mes trois potes qui se marrent et qui me font un geste comme quoi on se retrouve après au studio. Avant de disparaître, l'autre me fait quelques pas de claquettes. Je passe mon doigt sous l'eau froide. Je laisse couler. Ça m'aurait consolé de voir les deux jumeaux qui vont se rencontrer mais ici y'a pas la télé. Je me mets au lit. Enfin, j'essaie, parce qu'avec mon doigt cassé, je n'arrive pas à monter à l'échelle. Je m'allonge et je regarde le plafond. Blanc, il est le plafond.

Je regarde mon pouce. C'est pas joli, il est tout gonflé. Il est où l'autre que je dis « pas rentré » qu'ils répondent. Je leur demande si ça a fait du bruit, l'histoire de ma main dans la raie des fesses d'Uma Thurman. Ils me disent que non, que personne n'en a parlé « faudrait que t'inventes autre chose pour devenir célèbre ». Ils rigolent. Je leur demande le programme d'aujourd'hui. Ils me disent « quatre films hors compétition, soirée de clôture ». J'enfile mon smoking. Je commence à ne plus supporter ce smoking. Je regarde mes trois kilos de cartes de visites au fond de ma valise. Ça me fait mal. Ils me disent que le cinéaste mexicain m'a cherché partout, hier, qu'il veut m'engager. Je ne marche pas, je ne suis pas né de la dernière pluie. On sort. Il pleut. J'ai froid, je tremble. On passe à la pharmacie « pas joli » me dit la pharmacienne. On y va tout doucement. On connaît la chanson. On prend un p'tit café au bar. On attend que ça arrive et ça arrive. On repère des cibles. On se précipite aux chiottes parce qu'on a remarqué que c'est pas mal de les croiser aux chiottes, ça fait plus nature, hors contexte, original quoi. Je m'approche du réalisateur japonais, celui qui fait des films de gangsters. Pendant qu'il pisse, je lui parle de son premier film, celui qui l'a fait connaître en France, pas besoin de me forcer, j'aime ces films. Il secoue son machin, je remarque au passage que c'est vrai ce qu'on dit, la bite des Japonais c'est pas du gros matos. Il la rentre, je fais de même. Il fait un pas, se lave les mains. Je fais pareil. Il sort sans rien me dire, sans me regarder, rien, comme si j'étais transparent. Y'a un truc qui ne marche pas dans ma méthode. Je sors des chiottes, je vois un de mes potes qui tend sa carte à trois personnes et l'autre qui fait son numéro de claquettes devant cinq. Putain ! Qu'est-ce qu'ils ont que j'ai pas. Je revois passer mon Japonais, je le vois attraper quelqu'un par le bras et lui parler. Puis, je vois mon pote, celui qu'on a pas revu depuis hier, au bras d'une créature, c'est pas possible il a dû payer, vu la carrosserie ! Il passe à côté de moi sans me jeter un regard. Plusieurs possibilités : soit il fait exprès de ne pas me voir. Dans ce cas-là je révisé mon jugement sur lui : il est vraiment un bon acteur parce que j'y ai cru. Soit il nous a déjà oublié, soit je ne suis pas là. Je me pince, puis je pince mon pote qu'est à côté « aïe ». Non, on est bien là, à Cannes, pour le dernier jour du festival et notre pote qu'on connaît depuis des années nous a oublié en une nuit. On m'avait dit « à Cannes tout arrive » et bien c'est vrai ! La sonnerie retentit. Film. Je m'installe, je m'endors. De nouveau, pause pipi, chercher la cible. Je repère un réalisateur français mais qu'est considéré en France comme un Américain. S'il mord c'est du travail assuré pendant un an. Je me précipite calmement. Je pisse à côté de lui et là je peux mesurer que les français, c'est pas un mythe, ils sont quand même bien bâti. Je commence mon show, « mon pote, laisse-moi pisser tranquille » qu'il me dit. Ça me refroidit. Du coup je le laisse pisser et je pisse aussi. Enfin, j'essaie, parce que j'y arrive pas. Au moment où j'vais rentrer mon engin voilà qu'y'a un Africain qui arrive. Il la sort. Putain le braquemard ! Il me demande si je suis réalisateur puis il me débite sa filmographie, me tend un dvd. Comment ça se fait qu'on n'a pas pensé au dvd promotionnel. Je cours, j'en parle à mon pote, pas celui des claquettes, parce que celui-là il est en train d'en faire, non l'autre qui a déjà écoulé tout son stock de cartes des visites « l'année prochaine on fera pareil » qu'il me dit. On rentre dans la salle. Film. On dort. On dort bien. Les lumières s'allument. On regarde nos montres, on a deux heures à tuer avant le palmarès. On va aux chiottes. On s'asperge le visage, on se peigne « putain mais tu ne dors pas la nuit, t'as vu les valises que t'as sous les yeux ». Je regarde. C'est vrai, j'ai des valises violettes sous les yeux et avec mon doigt bandé je n'dois pas passer inaperçu. Mon pote sort un tube de sa poche qu'il applique sur mes cernes. J'aime pas trop ce genre de familiarité avec un mec. J'suis pas une tapette. Mais bon. On sort. On va voir la petite mer docile, la petite mer qui se

couche, et elle s'aplatit, elle vient lécher nos pieds nus parce qu'on a enlevé nos pompes. Il me raconte qu'il pense avoir deux prises sérieuses car elles ont pris sa carte de visite et l'on rangé dans leur portefeuille. Ça c'est un signe. Il me demande comment vont les affaires. Je ne sais pas trop. Il me dit « tu te rattraperas ce soir ». On y retourne. On voit l'autre avec sa créature au bras qui ne nous voit toujours pas. Je le pince, il crie « arrête tes conneries ». Et de nouveau, c'est le délire, des bas de dos, des raies des fesses, des seins, des lèvres et tout ça a portée de main. Je regarde mon pouce, je me dis que j'ai l'autre main. Enfin, c'est l'annonce du palmarès, tout le monde se précipite, s'assoit, se mate. Tout le monde attend que la caméra le filme. On apparait trois secondes sur les écrans, on se montre du doigt, on est hilare. Autour, y'a comme des regards, on se calme. C'est le film lent où le fils porte sa mère dans ses bras qui est primé. Rien pour notre réalisateur mexicain. C'est une honte. Puis, ça dure, la remise des prix, on se fait chier à mort. Y'a ceux qui pleurent, y'a ceux qui essaient de faire de l'humour, y'en a même un qui fait des claquettes. Il a copié sur notre copain. Enfin c'est la fin. Je me rue. J'en repère trois. J'ai des cartes de visites dans mes poches, mon numéro est prêt. J'ai enfin trouvé le p'tit plus. J'me précipite, je dis ma phrase, je suis la nouvelle voix de James Bond, puis je sors ma carte de visite comme si c'était un revolver tout en fredonnant la chanson du film et je fais bang bang. C'est inventif, original, c'est du jamais vu. Avant de partir, je fais un clin d'œil, puis je pivote lentement et je m'en vais avec une démarche chaloupée. J'ai beaucoup répété comment je dois partir, quelle impression doit leur laisser mon dos. Je le refais trois fois, puis j'arrête. Je préfère la qualité à la quantité. Pour fêter la fin du festival, on trinque, on se congratule, on se dit qu'on reviendra, et puis avec les deux autres, parce que l'autre on l'a jamais revu, il est même pas passé chercher ses affaires, et donc avec mon pote aux claquettes et le chauffeur, on a fait un truc dingue, c'est moi qui ai eu l'idée, on est rentré à l'appart, on a pris mes trois kilos de cartes de visites et partout on les a scotchées, sur les bancs, sur les lampadaires, sur les voitures, sur les murs. Au bout de deux heures, les autres sont rentrés se coucher et moi j'ai refait un tour pour voir si personne ne les avait arrachées. J'en ai encore scotché sur les portes, sur les baies vitrées, sur les barrières, sur le tapis rouge, je me suis acharné autour du palais du Festival. J'ai passé toute la nuit à faire ça. J'ai écoulé tout mon stock. J'ai tapissé la ville avec mon nom. A Cannes, ils ne sont pas prêts de m'oublier !

Moi à Cannes, en quatre jours j'ai vu le monde entier et eux ils n'ont pas bougé. Ils marchent. Ils marchent mais ils n'avancent pas. Faut m'expliquer ça. Eh bien vous êtes mal barrés les mecs ! Quand est-ce que vous allez vous rencontrer, je crie. J'arrête pas de regarder, j'peux pas m'en empêcher. Puis j'me suis donné deux baffes, j'me suis arraché « alors le gladiateur, c'était comment Cannes ». Je leur raconte, les stars, les décolletés, je brode. Je raconte mes exploits sexuels. Je cite des noms, ça les fait fantasmer « alors quand est ce qu'on te voit à l'écran ». Vous allez bientôt m'entendre, et là je lâche la bombe : je suis la nouvelle voix de James Bond. Faut être prêt et j'suis prêt. J'lui roule un palot en faisant glisser la fermeture éclair, je la pousse sur le lit, elle glousse, et là je lui dis « la literie est bonne chérie ? ». On vient de m'appeler pour une pub. Je ne sais pas comment ils ont eu mes coordonnées. Peut-être que la profession sait que je suis la nouvelle voix de James Bond. « on la refait » me dit le gars mais je vois qu'il est content. La fermeture éclair descend le long de sa robe, je vois son bas du dos, la raie de ses fesses - décidément ça me poursuit - mais là je suis concentré, je suis professionnel et je dis « la literie est bonne chérie ? » « parfait, on la refait juste par sécurité ». Et c'est comme ça qu'on se fait un cacheton qui va payer la moitié de son loyer. Qui c'est qu'est le meilleur ! Oui, toute la profession sait que j'ai été gladiateur dans la superproduction avec Gérard, que je suis la nouvelle voix de James Bond, que j'étais au Festival de Cannes. Du coup, je prends de la valeur, on m'appelle, les contrats pleuvent, et ça va pas finir que je me dis comme si je parlais à un autre.

C'est du délire ! Ça ne s'arrête plus, James Bond, Cannes, la pub, et là l'enterrement ! J'suis avec mon pote le chauffeur, celui aux claquettes et deux mecs de la production. Plus loin, y'a Gérard, Catherine et Isabelle. Tout le cinéma français est là. Putain, j'ai de la chance, après le cinéma mondial, le cinéma français ! Je renifle, je geins « tu le connaissais Claude » me demande le chauffeur. J'ai fait de la figuration dans un de ses films. Je mens bien entendu mais faut un lien avec le mort autrement c'est indécent d'être là. Je cite le nom du film. Il paraît rassuré. J'ai amené mon gros mouchoir en tissu à carreaux, celui que je prends toujours pour les enterrements parce qu'il fait authentique. Parfois, pour ne pas lasser, j'fais des p'tits sanglots retenus, genre, je m'étouffe de douleur. On avance à petits pas. Je ne vois ni la tombe, ni le prêtre. Je monte sur la pointe des pieds. Faut que je trouve un moyen de saluer Gérard, de me rappeler à lui, de lui dire pour James Bond. Maintenant, c'est l'heure de la queue leu leu, on va tous dire un mot à la veuve, au fils, à la famille. J'attends mon tour. Je passe, digne, je fais un p'tit signe de tête. Je dis la France perd un grand cinéaste. J'en pense pas un mot. Je pleurniche encore un peu quand je passe devant la tombe. On se retrouve au café. On a la tête qu'il faut, la tête d'enterrement. On n'est pas acteur pour rien. Gérard nous salue de loin. On commande des cafés, on discute. On parle de Claude, de ses derniers films, on dit que ça faisait dix ans qu'il se répétait. On dit que pour lui, faire des films, c'était une petite affaire familiale, qu'il faudrait que le fils continue à faire du cinéma. On se le dit pas, mais on pense tous qu'il faudrait commencer à faire la danse du ventre autour du fils, histoire de se positionner. Le chauffeur commence à raconter Cannes. J'ai l'impression qu'on n'était pas dans la même ville, aucun de mes souvenirs ne correspond aux siens. Du coup je me demande si c'est bien lui. Je le pince « ah non tu vas pas recommencer » qu'il dit. Je le regarde, c'est bien lui « et avec l'autre con, on a scotché ses cartes de visites dans toute la ville ». L'autre con c'est moi. Espèce d'enculé que je dis. Je le prends sur le mode de la plaisanterie. Ça sert à rien de s'énerver. Les autres veulent savoir combien j'en ai scotchées, où je les ai scotchées. Ils trouvent ça dingue d'avoir fait ça « et on t'a appelé ». Non pas encore. On parle des tournages qui vont avoir lieu, de qui baise avec qui, qui se sépare. On parle de la palme. On est tous d'accord comme quoi elle n'était pas méritée. Comme y'a un p'tit creux dans la conversation, je lâche la bombe : James Bond. Je dis contrat pour les trois prochains. Ils sont tous sciés à part mes deux potes de Cannes qui savaient. Faut diffuser l'information. Faut que ça se sache. Quand je pars, ils chantent tous en cœur la musique de James Bond « la la la la...la la.... ». C'est sympa les enterrements. C'est là qu'on se rend compte qu'on fait partie d'un milieu qu'est bien.

Je skie. La superbe brune que je vais mettre sous peu dans mon lit, skie aussi. Nous nous arrêtons, nous regardons les montages enneigées. C'est beau. Je l'enlace, je lui roule un palot. Pour l'instant je n'ai pas dit un mot. C'est important que je me mette dans la peau du personnage. A côté de moi, y'a la fille qui double la brune. J'sais pas où ils l'ont trouvée, elle a au moins un mètre de circonférence, j'vois pas comment elle pourrait skier. Par contre, elle a la voix des sensuelles. Dès qu'elle parle on dirait qu'elle va tailler une pipe. On ne se regarde pas, on est concentrés sur nos skis. On slalome dans la poudreuse, et hop, et hop. Putain, je skie bien ! Mais là, qui déboule, une bande de méchants-méchants-bazooka-mitraillette. On saute de la falaise avec nos parachutes, on vole. Toujours pas dit un mot, je commence à être anxieux. Je transpire sous les bras. J'espère que je ne pue pas. Enfin, on me montre mon matos. Ma nouvelle bagnole, ma montre, mon stylo arme, mes lunettes qui font disparaître, ma chemise armure, mes chaussures explosives. J'essaie le matos, je pars avec le bolide. J'ai parlé. J'ai dit que le matos était bien, j'ai fait une vanne. James Bond quoi ! Ma patronne me donne l'ordre de mission. Là ça parle, et de « 007 » par ci et de « 007 » par là. Putain, qu'est-ce que j'suis beau dans mon costume ! Quelle classe ! Et ça recommence, je me bas, je dis deux phrases. On recommence. J'arrive pas à me battre et à dire les deux phrases entre les deux coups de savate et le flip arrière. C'est compliqué de bouger et de parler en même temps. On recommence. Le chef son commence à s'impatienter. On reprend, ça passe. J'suis prisonnier. On me torture. Et là je parle, j'ai du texte. Ça passe. Aucun problème. J'ai du métier. J'appuie sur ma montre, ça déclenche un arrêt cardiaque, on me fout dans une fosse, j'suis mort pour les méchants mais en fait, j'suis pas mort. J'ai cette possibilité, je peux arrêter mon cœur quand je veux, c'est un nouveau gadget des services spéciaux de sa majesté. Je sors de la fosse, j'époussète la terre de mon smoking, je vole une mobylette. Ça c'est pour le public des onze-quatorze ans. Je parle à ma montre car elle fait téléphone. Je trouve ça ringard comme gag mais j'évite de faire des commentaires. Ça fait partie du charme désuet de James bond. Donc, j'suis vivant et bien vivant. J'enfile une combinaison de plongée, je plonge, je fais des signes sous l'eau pour parler à ma déesse, celle qui fait un mètre de circonférence et qui sue à côté de moi parce que dans ce putain de studio ils ont oublié de mettre la clim. On enlève nos combinaisons de plongées, elle apparaît dans sa superbe robe rouge, et moi, je vous le donne en mille, en smoking. Je me demande quand c'est qu'on verra James Bond en bleu de travail. Ils devraient y réfléchir. Le plan de la maison de l'ambassadeur de Chine où on vient d'échouer apparaît projeté sur mon avant-bras. Génial ! On se faufile parmi les invités, on danse. Elle me subjugué, je me laisse subjugué. J'me cache sous une table, oh c'est nul, ils se sont pas foulés les scénaristes. Pschitt ! Je deviens invisible. Je me faufile entre des rayons lasers, j'vois pas pourquoi j'fais ça puisque je suis invisible, mais bon on va pas commencer à chipoter sur le scénario, on reste concentré. J'arrive au coffre-fort. Putain on voit que je sue, et moi aussi, parce que le coffre, il est au fond d'une piscine où y'a des requins. J'vais quand même pas me mettre un aileron sur le dos et me déguiser en requin, vu que les scénaristes ont complètement déliré, on sait jamais. Je plonge, les requins me voient mais ils ne bougent pas, ils sont subjugués. Je ressorts tout mouillé avec le document top secret, j'appuie sur ma montre, et d'un coup, j'suis sec. Génial ! On danse, elle m'enlace, me serre contre elle pour un tango. Les Espagnols ont dû payer bonbon pour qu'il y ait un tango. On m'assomme avec une bouteille de champagne. On me menotte, on m'attache avec des chaînes. Là, c'est mon grand moment. J'ai dix lignes. On me torture, on m'interroge. Je réponds aux questions avec humour. Je suis James Bond. On me presse les couilles. Je hurle. Tiens c'est nouveau, ça, les

couilles de James Bond. J'ai aucun mal à faire le cri, c'est comme si j'y étais, ça me remet direct dans la concentration. Dès qu'on parle de mes couilles, j'suis là et bien là. Ah non, je ne vais pas refaire le coup du faux arrêt cardiaque parce que les spectateurs vont se faire carrément chier, mais les scénaristes ne sont pas aussi cons, non, c'est du neuf. Pour m'évader, je me contorsionne, je rentre mon ventre, je rentre mon ventre - ah ça j'aimerais bien - je passe mes mains à travers les menottes et tel un yogi, je me libère de mes chaînes. Je m'étire pour montrer que cette évasion c'était peanuts pour moi. Je rapporte les documents à ma chef, et là, y'a un problème, les documents sont faux, ma chef m'engueule et elle a bien raison. Je fais exploser quelques bagnoles et là c'est la bagarre avec le Chinois. De nouveau, j'en chie. J'ai deux mots à dire entre des prises de judo, de karaté, de taekwondo, une passe de tango, eh oui ils ont inséré tout ça, et là c'est dur parce que je dois mettre de l'essoufflement dans ma voix. On reprend. On reprend encore. Le chef son s'énerve. J'arrive pas à caler les phrases. Mon mètre de circonférence dit qu'il faut peut-être faire une pause. On sort de la cabine. On fait quelques pas dans le couloir. Elle me paie un café. On parle. Elle me dit qu'en ce moment elle répète un spectacle avec des copines, qu'elle aimerait bien avoir mon avis. On dirait qu'elle me drague. Le chef son vient nous voir, nous dit qu'on arrête « rendez-vous demain même heure ». On prend nos affaires, on sort. Je l'invite à prendre un verre. Elle est pas farouche. Au pieu elle est bien. Sa voix est bien aussi. Elle se colle dans mes bras, me dit que je lui ai tapé dans l'œil. Et voilà ! C'est ça qu'est chiant avec les femmes, ça colle. Je la raccompagne chez elle, c'est tout petit. C'est comme chez moi. On remet ça. C'est mieux. C'est mieux que dans le film. Parce qu'avec James Bond, il se passe pas grand-chose. James Bond il fait semblant alors que moi, quand j'emballe, j'emballe. James Bond ce qui le fait bander c'est de dégommer les voitures. Il a rien compris le gars. Il sait pas ce qu'il loupe. On se dit à demain.

« alors, c'était comment Cannes ? ». Je raconte, j'enjolive, je brode tellement « ah mais t'as pas dit ça tout à l'heure » que je m'embrouille les pinceaux. J'ai pas fait une photocopie depuis que je suis là. Vanessa arrive, tortille son cul, alors pour la subjuguier je lâche la purée : James Bond. Elle n'en revient pas. Ça fait le tour du bâtiment, même le chef de service vient me voir pour me demander si c'est vrai. Je raconte le nouveau James Bond, celui qui n'a pas encore de voix, parce que c'est moi sa voix. C'est grâce à moi qu'il parle. Je bosse toujours pas et c'est bien parce que décidément j'ai pas la tête à ça. Je raconte ce qu'ils verront dans six mois. Ils n'en reviennent pas. Ce soir ça va jaser dans les chaumières. C'est comme une avant première que je leur donne, des infos fraîches sur le prochain James Bond, du people, ça vaut de l'or. J'en ai bien conscience. Je boude pas mon plaisir. Au chef, j'lui raconte l'histoire de la torture, ça le fait triper, puis je lui raconte la bagarre torride avec le Chinois, je connais ses orientations sexuelles, j'sais où ça fait mouche. Il en redemande. Je raconte carrément des trucs qui n'existent pas. Plus tard la version officielle sera : ils ont dû couper au montage. Pour l'instant, je suis le centre d'intérêt et je compte bien en profiter pour les trois heures qu'il me reste à tirer. Mon chef revient, me donne des documents à photocopier et la liste des bureaux où les déposer. Je lance l'impression. Je m'assois sur mon tabouret, sous mes néons, parce que dans mon local de cinq mètres carrés, y' a des néons et un tabouret. J'm'assois et j'me demande ce que je fous là. Soudain, Vanessa revient, me tire dessus avec un pistolet en plastique. J'sais pas où elle a trouvé ce pistolet. Elle a dû l'acheter chez le Chinois d'en bas. Enfin c'est tout un stock qu'elle a dû acheter parce tous les collègues reviennent, me tirent dessus, soit avec de l'eau, soit avec des billes en plastique, soit en disant « pan pan ». « on a décidé de faire la peau à James Bond » lance Vanessa. Je mets un document dans la machine, je lance l'impression, je reçois un jet d'eau dans la figure. Faut bien qu'ils se défoulent. C'est tellement terne ici, il ne se passe tellement rien. Là, ça fait grand défouloir, détente pour les cadres avant qu'ils ne se remettent au travail. Le patron a l'air ravi. Ça augmente la productivité, ça crée l'ambiance, ça lui évite de payer un stage pour « exprimer votre créativité dans l'entreprise ». Moi j'm'en fous, je photocopie.

Avec mon mètre de circonférence on se fait un clin d'œil et c'est reparti ! J'envoie mon pied dans la figure du Chinois, je fais un salto arrière, je dis deux mots. Ils sont contents. Mais c'est pas fini ! Les scénaristes avaient dû fumer des joints parce que James Bond se retrouve dans une navette spatiale en direction de Mars. Il arrive sur une planète où des monstres sont élevés en batterie. Je comprends plus trop mais j'me concentre, j'suis un professionnel. Les monstres sont des faux monstres, tout ça est en fait dans la tête de James Bond, pour le faire parler. Les Chinois ont mis cette méthode au point. Un truc terrorisant pour faire parler ceux qui ne parlent pas. Ça je sais qu'il ne parle pas, vu que je n'ai dit que trente lignes depuis le début du doublage. Les monstres sont vraiment monstrueux. James Bond est seul sur cette planète, il ne sait pas que c'est ses propres cauchemars qu'il doit combattre. Il essaie de faire marcher, son stylo arme, sa chemise armure, ses chaussures explosives, mais rien ne marche. Il n'a que ses mains mais il y va. Et pour la première fois dans l'histoire de James Bond, on le voit désespéré. Il ne pleure pas mais presque. Il s'élançait sur les monstres, il se bat contre eux, il est blessé, son sang coule, mais il continue. Les monstres disparaissent, tués par sa force de caractère. Génial ! Mais les scénaristes avaient vraiment fumé beaucoup de pétards et ils ne se sont pas arrêtés là. James Bond affronte le fantôme de sa mère et de sa femme qui ont été tuées dans un précédent James Bond par le méchant Chinois. Et là, c'est dur. James Bond pleure et moi je dois pleurer et hurler de douleur et de peur, et ça, je sais pas trop faire. On recommence la scène. J'arrive pas à pleurer de douleur, j'arrive pas à hurler, pour les couilles ça allait, c'était du vécu, enfin presque, mais là. Du coup, le coach me dit « imagine que ta mère est morte ». Ça me laisse froid. J'sais bien qu'elle va mourir et alors. Il a pas autre chose pour me mettre dans l'ambiance acteur-studio-que-je-ressente-avec-mes-tripes « imagine que c'est la fin du monde ». Oui mais encore. « imagine que tu devais tourner avec Spielberg et qu'il te rappelle pour te dire que ça ne marche pas ». Touché. Du coup, je commence à le trouver le hurlement, puis je repense, je sais pas pourquoi à l'autre avec ses pieds nus dans ses spartiates, et je hurle, je suis James Bond, j'suis effrayé, je pleure et j'ai peur d'affronter mes fantômes. Et puis quand j'ai touché le fond, je remonte. J'ose m'affronter. Mes mâchoires se serrent, je fonce dans mes fantômes, je les berce et je les étrangle en même temps, ça c'est un peu poussé mais moi je suis la voix de James Bond et le scénario c'est pas mon problème. Moi je double, c'est tout. Je me réveille. Je suis seul, attaché sur une table d'opération. Je comprends que j'ai été manipulé psychiquement. Je me concentre sur mes chaînes et paf, elles volent en éclats. Bravo les scénaristes ! Je prends une moto, un hélico, je fais du ski tracté par l'hélico, je dis pas un mot, et voilà ma sublime coéquipière qui se pointe, je comprends que c'est une espionne, que j'ai été roulé. Je lui envoie une flèche empoisonnée dans l'œil, elle meurt dans d'atroces souffrances en me disant qu'elle m'aime. Ça sent la fin. Je trouve la formule pour arrêter la bombe atomique chinoise qui veut détruire le monde, et dans mes bras, ben y'a personne, car qu'ils ont décidé que James Bond, à la fin, il est seul.

J'sais pas trop quoi en penser. Elles chantent, elles font des numéros de claquettes, parfois elles mettent des nez de clown. Il y a des moments abstraits où elles gesticulent en justaucorps. Autant dire que la mienne on dirait une boule en justaucorps ! J'applaudis. Je leur donne des notes. J'la joue grand maître. J'vais pas les casser à dix jours de leur première. On va chez moi. Elle me dit qu'elle est amoureuse. J'laisse faire. C'est des mots tout ça. On fait l'amour et elle sait y faire. Je lui fais des pâtes et je cherche l'émission avec les deux cons. Tu vas voir je lui dis, c'est dingue, ils vont bientôt se rencontrer. Je zappe sur toutes les chaînes. Je ne les trouve pas. Ils doivent être en repos que j'dis. On sort, on va chez elle. Chez elle, c'est tout bonbon. Rose que j'veux dire. Ça fait trop fille pour moi, j'étouffe. On va chez mes potes et là, les rouges arrivent ! Ils arrivent, ils dégoulinent dans ma bouche. T'es qu'une ratée. Je commence à l'insulter. Elle pleure. Elle me dit « arrête » mais j'peux pas m'arrêter parce que les rouges sont là, en tapis, en escaliers ou en verres, partout y'a des rouges ! Gros cygne. Je l'assassine, j'lui plante des couteaux dans le corps, tout ça avec des mots. Et ça marche. Ça la tue. Elle titube, elle part.

« ah vous doublez James Bond » oui j'ai un contrat pour les trois prochains films. Cette fois elle peut pas dire que y'a des trous dans mon CV. Elle me demande ce que je ferai après. Elle me dit que passé 50 ans pour les acteurs c'est difficile, que je pourrais envisager un autre métier, que je ne suis pas trop vieux. Je suis dans une pente ascendante, j'ai la baraka. Qu'est-ce que voulez de plus. Je parle fort. Et là, d'un coup, elle se met à chialer. Elle me dit « excusez-moi, j'suis en plein divorce ». Il ne manquait plus que ça. C'est moi qui cherche du boulot et c'est elle qui chiale. On continue l'entretien. Elle veut tester mes motivations. « quels sont vos réseaux » qu'elle demande. Je lui dis, Gérard, Jeannot, les potes avec lesquels j'suis allé à Cannes, « au Festival de Cannes » elle demande. Oui. Je parle des cartes de visite que j'ai placardées dans la ville, des réalisateurs que j'ai rencontrés mais j'me sens mal. J'ai envie de me barrer de ce bureau. J'ai l'impression d'être en prison. Alors je me concentre, je suis Hulk « qu'est-ce que vous faites » elle demande. Je gonfle mes biceps, je pousse un cri. Elle crie aussi. Je fais semblant de casser mes chaînes à part qu'il n'y a pas de chaînes. « je ne vous retiens pas » elle dit « je vous libère ». Je sors, je fais quelques pas dans la rue. J'inspire à pleins poumons. Putain ! A Pôle Emploi, dès que tu t'assois les menottes poussent à tes poignets, t'es coupable même si t'as rien fait.

Elle a les yeux gonflés. Plusieurs fois, elle n'est pas dedans. Le chef lui demande ce qu'elle a « ça va » qu'elle dit. C'est mon tour. Je refais la scène, je me bats contre les monstres, puis contre le fantôme de ma mère et de ma femme. J'sais pas pourquoi, c'est facile aujourd'hui. On refait une prise, puis on arrête. J'essaie de la croiser à la machine à café mais elle est déjà partie. Le chef me dit de passer prendre mon chèque, que c'est fini, qu'on se revoit dans deux ans. J'sais pas trop quoi faire de ma peau. J'ai pas envie de rentrer chez moi. J'ai pas envie d'aller au bar. Je sais. L'eau. Parce qu'ils sont là, ils tournent au-dessus de ma tête. Je monte dans la barque. Etre juste dans le mouvement, sentir que j'avance, que je me propulse - où, avec qui - juste, que je me propulse à la force de mes bras. L'eau sous la barque, cette sensation que ça fait. Et un tour de lac en plus, histoire de me fatiguer. Je commence à être épuisé. Je ne les entends plus croasser. Je regarde le ciel. Bleu. Je m'assois sur un banc. Mon téléphone sonne. Je décroche. Je prends un temps pour poser ma voix. La première voix, c'est important, faut faire bonne impression. « c'est Federico Fellini à l'appareil, au lieu de me réciter votre CV, pouvez-vous me raconter un souvenir ». Je m'exécute. Je lui parle de la grosse, de sa chambre, je décris les petits cousins roses sur son lit. Je me surprends à donner des détails sur notre relation. Federico Fellini m'écoute, je sens qu'il est intéressé « merci, je vous recontacterai prochainement, c'est pour mon prochain film. On tournera à Rome ». C'est les cartes de visites à Cannes, ça a marché ! Et les autres qui se foutaient de ma gueule ! L'originalité ça paie toujours. J'appelle Jeannot. On se retrouve et je lui lance la bombe : Federico Fellini m'a appelé, il me propose un rôle. J'attends sa réaction, je scrute son visage « mais il est mort » qu'il me dit. Y'a un mort qui m'a appelé que j'dis « tu débloques mon vieux ». Je lui parle des jumeaux qui marchent depuis des années et qui vont bientôt se rencontrer « tu débloques grave ». Je regarde autour de moi. J'suis où là. J'suis en face de Jeannot qui mange ses frites avec ses doigts. Je suis où là. A Paris ville lumière, qu'est aussi noire que mon trou du cul qu'est noir. Voilà ce que je me dis en regardant Jeannot dévorer sa tarte aux pommes. Mais tout va bien que je me dis en regardant mes corbeaux qui volent dans le restaurant. Je commence à faire des gestes, je les chasse avec mes bras. Et tout à coup, je vois ma mère qui vole, qui me fonce dessus. Je prends son cou, je serre. Je serre et je la berce en même temps. Des gens crient, essaient de desserrer mes mains, mais je tiens bon. Un corbeau m'attaque par derrière. Je mets ma main. Putain, je saigne. Jeannot tombe en râlant. On me prend, on me met des menottes. Je suis à Pôle Emploi. On me pique. Je glisse, je fais du ski, je suis un as du ski. Je slalome dans la poudreuse.

Je sais pas ce qui m'a pris. Je m'explique pas « vous pouvez y aller ». Je me sens patraque. J'ai l'impression que je marche dans du coton. Je monte les escaliers, je suis essoufflé. J'allume la télé. Rien. Ils ont disparu. J'ai dû louper la rencontre. Je téléphone à la photocopie, je dis que j'ai un empêchement, que ma mère est morte. C'est elle justement qui m'appelle, et ça recommence, « on est envahi, y'en a trop... ». Fatigué de toutes ces histoires. Je veux plus d'histoires. J'veux juste skier dans la poudreuse. J'écoute, je me tais, je dis rien. Du coup la conversation s'arrête. Sans combustible, le feu s'éteint. Elle raccroche. Ah tiens « quoi ma gueule qu'est-ce qu'elle a ma gueule », j'ai loupé son spectacle, merde ! Le téléphone sonne « c'est Federico Fellini » je ne moufte pas, je laisse venir. Ça t'amuse connard que je lui dis. Il raccroche. Je m'allonge sur mon lit, j'éteins la télé, je la rallume. Je regarde le plafond. Non, pas le plafond, autrement, ils vont revenir. J'me lève, j'me fais un café que j'ne bois pas. Elle me montre ses nichons, me dit des phrases obscènes. Je regarde ma queue. Putain, j'suis vraiment mal ! Je vois rétrospective Federico Fellini, La strada, j'm'assois, je prends des pops corn. On va voir qu'est-ce qu'il a fait celui-là. Donc, y'a ce mec, il s'occupe d'un p'tit cirque, et puis y'a cette femme moche, artichaut, il l'appelle. Ça se laisse regarder mais c'est pas un chef-d'œuvre. Les rouges arrivent dans ma bouche, La strada, je commence à parler, ah non c'est pas un chef-d'œuvre, le mec à la fin, il est allongé à plat ventre sur la plage, et il broie le sable avec ses mains, heureusement que j'ai pas bossé avec lui parce que c'est pas un chef-d'œuvre, et puis à la fin quoi, le mec il pleure, le mec il pleure et il fait comme ça avec ses mains, ah non c'est pas un « tu l'a déjà dit » j'ai le droit de me répéter non, et j'ai essayé de broyer mon rouge mais j'm'en suis foutu partout et le patron m'a dit « dégage » et j'ai dégage dans mon lit, et j'ai crié, c'est pas un chef-d'œuvre, il est où mon artichaut, j'en ai ou j'en ai pas, quiiiiii ma gueuuuuule qu'est-ce qu'elle aaaa ma gueuuuuule, et ma voisine a tapé, et ça m'a rassuré, et j'ai recommencé, c'est pas un chef-d'œuvre « tu vas te la fermer », j'ai pas encore dis mon dernier mot, j'ai pas encore tiré ma révérence, et j'ai tiré le drap, je l'ai ramené sur mon visage, et mes mains dans le vide ont fait le geste, elles ont broyé.

« décrivez-moi vos troubles ». Ils volent au-dessus de ma tête, ils croassent, ça fait chier « ils sont comment ». Qu'est-ce qu'il est con celui-là. Grands, ils sont grands. J'ai eu envie de dire, pas comme toi nabot « monsieur retenez-vous » avec tes grandes oreilles, ton air niais « monsieur, je veux vous aider ». Je ne veux pas qu'on m'aide. Je veux qu'on me laisse tranquille. Je veux skier dans la poudreuse. Et les rouges sont arrivés, et ils avaient mauvais goût, c'était à cause de ces cachets que j'avais pris « tu dis rien Le gladiateur » et le gladiateur a pas moufté, il est resté stoïque, il a enquillé. Pourquoi ils ne se rencontrent pas, j'ai demandé. Quelque chose de doux a touché ma jambe, je l'ai repoussé du pied, bâtard « n'insulte pas mon chien ». Pourquoi personne ne me répond quand je parle « parce que t'es complètement bourré ». C'est pas vrai, j'suis lucide, et j'ai lancé mon pied « laisse ce chien, il t'a rien fait » et le chien s'est réfugié dans un coin et il a couiné. Ave César ceux qui vont mourir te saluent et j'ai rentré mon ventre, j'ai bombé le torse, j'ai marché bien droit, et je suis sorti, et ses cheveux, ses lèvres ont traversé la rue, et j'ai voulu les embrasser « dégage connard » et son cul se dandinait et il était moulé, et ses mollets étaient colorés et tout ça me plaisait, et elle était partout, en morceaux, dans toutes les femmes, et toutes me repoussaient. Et ma mère a appelé et elle a entassé les buches, allumé le feu et soufflé « ils sont partout, ils nous envahissent, on n'est plus chez nous » et je l'imaginai, assise sur sa chaise en bas de l'escalier et ça me faisait mal rien que d'y penser alors je m'en suis remis une plâtrée, j'ai siroté en me baladant « qu'est-ce que tu fais là ». C'était elle. J'avais marché jusqu'à chez elle. Et elle est passée, c'était incroyable, elle a réussi à passer et je ne pouvais pas l'attraper, et j'ai vu ses cheveux monter les escaliers et j'ai commencé à parler avec moi-même et je m'entendais bien avec moi-même, je répondais, j'argumentais, et l'autre moi-même parlait, répondait et tout ça était très cohérent. Et mes corbeaux sont apparus, et j'ai crié venez et ils étaient plus noirs, plus nombreux et je ne savais plus comment m'en dépêtrer. Et j'ai commencé à avoir peur, j'ai agité les bras, je les ai repoussés et je me suis dit que je commençais à devenir taré, qu'il fallait que je voie des gens, que je m'engage dans une association, dans l'humanitaire, n'importe plutôt que de rester seul.

Je veux ma carte que j'ai dit en m'asseyant et l'autre qui me demande « vous connaissez nos valeurs ». Je récite ma leçon « y'en a trop, on est envahi, ils sont partout ». Il me tend un document à remplir. Je fais un chèque. Je téléphone à ma mère. J'ai adhéré. C'est bien qu'elle me dit et c'est reparti pour un tour et cette fois c'est moi qui souffle sur les braises. Je lève mon verre, je l'approche de mes lèvres, je lance mes arguments, tous ces nazes qu'ont pas de couilles, j'en ai ou j'en ai pas, la France aux Français, et le chou-fleur s'est retourné vers moi et m'a dit « spaghetti » alors j'ai vu rouge et je lui en ai envoyé un en pleine gueule, et le patron est intervenu et le chou-fleur n'a pas eu le temps de réagir que déjà il n'existait plus, et j'ai dit je suis Français de souche et l'autre a dit « cannelloni » alors là j'ai plus pu me retenir, j'ai arraché mes chaînes, j'ai fait le geste et ils se ont marrés, et j'y suis allé et mon poing est parti et mon pied aussi, et y'a un filet sur ma tête qu'a essayé de m'empêcher et c'était une veste et je l'ai mise autour de mon poing, et j'ai roulé par terre, j'ai esquivé et l'autre qui gueulait « tenez-le » et mon pied est parti et quelqu'un s'est plié en deux, et j'étais souple et j'avais pas oublié la chorégraphie et j'avais perdu la tête, et j'ai gueulé, envoie-la mais envoie-la, et il l'envoyait pas, et j'ai crié, j'ai gueulé et je ne pouvais plus m'arrêter et l'autre m'a mis une truc mou dans la bouche et ça puait, et je ne pouvais plus respirer, et j'ai arraché le truc, et ils m'ont poussé dans la rue et ils étaient plusieurs, et ils y allaient pas mollo et j'ai continué à gueuler et dans un autre j'ai voulu commander et ils m'ont accepté et j'ai levé mon verre, je l'ai versé sur ma tête, et j'ai hurlé, je suis un gladiateur et le patron derrière son comptoir m'a dit « rentrez chez vous » et j'ai dit j'ai pris ma carte, et il m'a dit « moi aussi », et je l'ai regardé, et il m'a souri et m'a dit « calme toi maintenant » et je voulais pas être calme, j'avais, et je suis retourné dans mon bar, celui que je fréquente depuis trente ans, et ils m'ont dit « on t'accepte plus ici » et j'ai sorti un doigt et j'ai crié vive la France et j'ai attrapé un nichon qui était à côté et une baffe est partie, et il fallait que je touche la marchandises parce qu'elle était rebondie et des bras m'en m'empêchaient, et j'ai dit, et je sais plus ce que j'ai dit, et quand j'ai ouvert les yeux, j'étais allongé par terre, des chaussures passaient devant mon nez et je me suis marré.

Je veux ma carte que je lui dis « mais vous l'avez prise hier » c'est pas grave que je lui ai dit. Et il m'a redonné le document et j'ai fait un chèque. On fait les choses bien où on les fait pas et j'ai levé mon verre et j'ai fait le geste et le patron a dit « dégage » et j'ai roulé par terre et je me suis relevé, et j'ai gueulé vive la France et le patron a dit « on n'aime pas les rigolos ici » et il avait un accent, alors j'ai craché t'es pas d'ici, retourne dans ton pays, et il m'a dit « macaroni » et j'ai pas aimé et j'ai cassé mes chaînes « qu'est-ce qu'il fait » et j'ai cassé mes chaînes « j'sais pas » et j'ai poussé un cri et ils n'arrêtaient pas de rigoler, et j'ai dit vous allez tous y passer, y'a que les Français de souche qui doivent rester, et j'ai dit et j'ai dit encore, et je n'arrêtais pas de dire et personne n'écoutait, et le filet, j'étais empêtré, il fallait que j'en sorte et j'ai crié vive la France mais personne ne m'écoutait, ils étaient tous devant la télé, et j'ai regardé, et le ballon a roulé et j'ai crié, j'ai fait le geste et personne ne me regardait, et je suis sorti et j'y suis retourné « on t'as dit qu'on veut plus de toi ici » et j'ai roulé par terre, et je me suis redressé comme un gladiateur « plus vite » et je me suis redressé plus vite, et j'ai levé les bras en signe de victoire, et j'ai crié Marine je l'aime, et elle m'aime, et ma mère m'a appelé et j'arrivais plus à articuler, j'avais la bouche pleine d'éponge, c'était celle d'hier, il en restait un bout, et j'ai craché, et j'ai encore craché, et l'autre m'a dit « vous m'avez craché sur le pied » et il s'est approché, et j'ai dit je suis Français de souche, la souche est plantée là depuis longtemps, et il a dit « t'as vu ta gueule » et j'ai dit quoi-ma-gueule-que-ce qu'elle-a-ma-gueule et ses poings étaient durs, et j'ai essayé, et mes jambes ont voulu et j'étais allongé sur le trottoir, et je voulais lui foutre une raclée, mais je n'arrivais pas à décoller, et je voyais les chaussures, et je me suis dit que ça faisait deux jours que les chaussures passaient devant mon nez et que je me marrais.

Et tout là-bas, sur scène, j'ai vu ses cheveux jaunes et j'ai crié tous dehors, Marine a raison, tous dehors, et j'ai hurlé jusqu'à ce qu'ils me prennent et j'ai volé, tous dehors, j'ai volé jusqu'à la sortie « on veut pas te voir ici ». Tous dehors que j'ai continué à crier dehors, et ils sont ressortis, et ils se sont approchés, alors là, je me la suis fermée. Je me la suis fermée, mais j'ai fait un doigt, et ils ont bondi, et j'ai bien senti la pointe de leurs godasses qu'étaient pointues, et j'ai roulé jusqu'au caniveau et ma tête a cogné alors ils m'ont relevé, et ils m'ont dit « rentre chez toi, minable ». Mais ça c'est pas arrêté là, non, je me suis relevé, tous dehors que j'ai hurlé, et ça a continué et j'étais dehors et je ne voulais pas rentrer, j voulais dire ma phrase, j'n'avais plus que ma phrase, et j'ai protégé mon visage, parce que c'est mon outil de travail, et j'ai continué, c'était comme une drogue, tous dehors, et ils sont revenus, ils n'ont pas glissé sur le comptoir, non, ils sont venus en masse dans ma gueule, ils se sont acharnés, et quand j'ai ouvert un œil, j'ai vu les éboueurs, et j'ai failli crier, tous dehors mais j'en avais plus dans la bouche parce que j'avais plus de bouche, et je me suis levé - parce que j'en ai moi une souche elle était plantée là avant tout le monde - et je m'suis emmêlé les pinceaux, j'ai juste craché du son, et les mecs, là, avec leurs gilets jaunes ridicules, ils se sont approchés, j'ai cru qu'ils allaient me jeter dans la benne à ordure, mais y'en a un qui s'est penché et qui m'a dit « rentrez chez vous, Monsieur ».

Y'en a trop, tous dehors que j'ai encore hurlé. Et toi là, qu'est-ce que tu fous sur scène que j'ai crié, et là y'a eu comme une clameur, et ils sont revenus, c'était les mêmes, je les ai reconnus à leurs santiags pointus, et de nouveau j'ai volé, mais j'suis un militant, j'ai payé ma cotisation, et toi t'es mauvais que j'ai dit à l'autre qui me tirait par la jambe, t'as vu tes chaussures, t'es pas raccord, j'suis avec vous les gars que j'ai dit encore parce que j' pouvais parler, j'avais la bouche libérée, mais ils s'y sont mis à plusieurs, et au loin, j'ai vu les cheveux jaunes, et ils m'ont parlé, « eh bien y'a un compatriote qui fait de l'animation » qu'elle a lancé, et je lui ai répondu, je t'aime Marine, et j'ai lancé mes mains comme ça, et j'ai réussi à me dégager, faut dire que j'avais mangé un steak à midi, et j'ai couru avec mes jambes et j'suis monté sur la scène, je l'ai enlacée, tu joues bien je lui ai glissé à l'oreille, et je me suis retourné, et j'ai vu la salle, putain c'était la folie, et les hou hou, tout ça pour moi, l'ovation quoi, puis ça a pas rigolé, ils sont arrivés de tous les côtés, et ma tête s'est retrouvée sous une chaussure, et il appuyait le con alors j'ai été souple d'un coup, j'me suis relevé, et ça a continué, y'a trop d'acteurs que j'ai encore dit pendant qu'ils me portaient, et j'ai touché mon nez et j'ai vu qu'il saignait, et j'ai touché ma main et j'ai pas pu parce qu'elle était derrière mon dos tenue par une moustache qui gueulait, et les santiags sont revenus et là j'ai plus rien senti, j'ai juste protégé mon visage, je me suis recroquevillé, j'ai attendu que ça passe, et ça durait, et j'ai cru que j'allais y rester, et j'ai réussi à dire, comme ça, et c'est là qu'on voit que je suis un grand acteur, j'ai fait comme si j'étais dans un salon de thé, j'ai pris une voix flutée, et j'ai dit messieurs laissez-moi tranquille s'il vous plait.

Et mon poing est parti mais c'est moi qu'a crié quand ma bouche a saigné, et les santiags sont arrivées et j'ai redis, j'ai ma carte, j'ai payé ma cotisation, Marine j'peux lui donner des cours de diction, mais ils n'ont pas voulu que je m'approche de la scène, alors j'ai vu rouge, j'ai convoqué mes corbeaux et ça a saigné, j'ai cogné, j'ai cogné dans le vide, parce que je sais pas pourquoi y'a que du vide et mes poings dedans, mais je me suis pas démonté, j'ai cogné, j'ai saigné et tous ils fuyaient devant mes poings, et j'ai glissé, j'me suis étalé par terre et j'ai tapé les poings sur ma poitrine comme Tarzan - ça je m'en rappelle très bien - et j'ai vu le ciel, et ils m'ont déplacé comme ça sur le sol, et c'était pas désagréable parce que je voyais le ciel qui défilait, et je me suis cru le mec qui marchait, comme si j'allais le rejoindre, l'autre, mon frère, et j'ai crié, c'est toi, enfin, et je l'ai pris dans mes bras et on s'est enlacés.